

JOURNAL  
HELVETIQUE  
O U  
RECUEIL  
D E  
PIECES FUGITIVES  
D E L I T E R A T U R E  
C H O I S I E ;

*De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse, que des Païs Etrangers.*

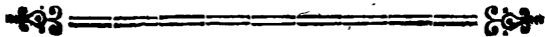
*DEDIÉ AU ROI.*

JUIN 1757.



NEUCHÂTEL

DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES.



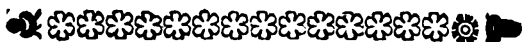
M D C C L V I I.





# JOURNAL HELVETIQUE,

JUIN 1757.



## LETTRE

*A Mr. DE VOLTAIRE à Lausanne\*.*

MONSIEUR.

SI d'un côté nous avons vû avec plaisir,  
dans une de vos Lettres écrite à *Paris* &  
imprimée dans le *Mercure de France* \*\*,  
que vous parlez obligamment du Lieu de  
votre Retraite, & que vous continuez à dé-  
savouer l'infame Poeme de la *Pucelle d'Or-*

R r 2

léans

---

\* *Note des Edit.* Cette Lettre nous vient de Persones respectables, auxquelles nous devons de la considération & des égards.

\*\* Cette Lettre se lit dans le *Mercure de Mai* 1757. sous le nom de *Mr. de Voltaire*, datée de *Montrion* près de *Lausanne*, du 26. Mars, & adressée à *Mr. T. à Paris.*

leans ; de l'autre nous n'avons pû qu'être surpris & blessés d'y lire cette phrase :

» Ce n'est pas une petite preuve du pro-  
 » grès de la Raison humaine , qu'on ait im-  
 » primé à Genève , dans mon Essai sur l'His-  
 » toire , avec l'aprobation publique , que  
 » CALVIN avoit une *Ame atroce* , aussi bien  
 » qu'un Esprit éclairé. Le Meurtre de Ser-  
 » vvet paroît aujourd'hui abominable.

Je ne fais , *Monsieur* , si vous avez senti toute la conséquence de ces paroles : Peut-être avez vous crû faire honneur à nos Magistrats autant qu'à vous , en suposant de leur part une *aprobation*. Peut-être croiez vous ne faire qu'une agréable hyperbole , en traitant si mal & leurs Prédécesseurs & le grand *Calvin*. Ce sont là de vos jeux. Mais comme cela touche à l'honneur de nôtre Patrie , il est juste de nous défendre.

Il semble que vous ne preniez à partie que *Calvin* ; & quel plaisir pour vous , que de déchirer une telle Robe ! Mais ne voiez vous pas que vos coups portent plus loin , je veux dire sur nos Magistrats ? Car *Servet* fut jugé par les Juges ordinaires , par le PETIT CONSEIL , qui dès lors n'étoit pas moins bien composé qu'il l'est de nos jours. Vous suposez donc , que tout ce Conseil fut capable de comettre une iniquité criante , un meurtre abomi-

abominable, pour servir la passion d'un Homme. Est-il possible, *Monsieur*, que l'envie démesurée de noircir un Théologien vous empêche d'apercevoir que, du même coup de pinceau vous noircissez tout un Corps de Magistrature?

Pour venir au fond de la chose, si vous vous étiez contenté de dire en termes décens & mesurés, que ce jugement ne nous fait pas honneur, & qu'il n'y a personne aujourd'hui parmi nous qui l'approuve, vous n'auriez dit que la vérité; & cela suffisoit à votre but, qui étoit de montrer les progrès de la Raison humaine. Mais votre vivacité vous emporte toujours trop loin. Vous n'êtes pas content, si vous n'allez jusqu'à rendre odieux les Auteurs de ce Jugement. C'est un *Meurtre*, dites-vous: Expression impropre qu'on n'emploie pas, quand il s'agit d'un supplice ordonné par des Tribunaux légitimes, agissant de bonne foi, suivant les Loix de leur País, quoique ces Loix puissent être mauvaises en elles-mêmes; autrement il faudroit aussi qualifier d'*abominables Meurtriers* tous les Officiers Romains qui exécutoient les Loix Impériales contre les Chrétiens. Il faudroit couvrir d'opprobre le bon *Trajan* lui même, assez prévenu pour écrire à *Pline*, *Si on vous les denonce, ne les épargnez pas*: Et que direz-vous de tous ces Princes,

de tous ces Parlemens, de tous ces Juges, qui, de la meilleure foi du monde, condamnent tantôt des Sorciers, tantôt des Hérétiques ? Leur donerez vous aussi une *Ame atroce* ?

Ah ! *Monsieur*, nos Martirs eux-mêmes, qui ont tant souffert de ces Loix sangui-  
naires, n'acusoient pas leurs Juges de mé-  
chanceté : Plus moderez que vous, ils di-  
soient, come les Apôtres le dirent aux Juifs,  
Act. III. 17. *Nous savons bien que vous avés  
agi par ignorance aussi bien que vos Sénateurs.*

En éfet, il est dans l'humanité de faire  
quelquefois par ignorance des actions très-  
inhumaines. Combien d'Inquisiteurs sont  
d'un caractère assez doux ? Combien de  
meurtres se sont comis en conséquence du  
faux point d'honneur, sans qu'on puisse traiter  
de scélérats tous ceux qui se laissent entrainer  
à des opinions si fausses & en même tems si  
cruelles ? Il est des erreurs règnantes au des-  
sus desquelles d'honêtes gens & de bons es-  
prits, ne s'élèvent pas : Telle a été trop long-  
tems celle de l'Intolerantisme. Il y avoit  
des Loix pénales contre les Hérétiques, come  
contre les Blasphémateurs, & contre les Sor-  
ciers. Ces Loix sont anciennes, dérivées  
du Droit Romain, & trop fortifiées par le  
Droit Canon. Elles étoient reçues partout  
il y a deux Siècles ; elles l'étoient également

iei, & soixante ans après *Servet*, on vit encore un triste exemple de leur exécution. Vous savez que ces Loix sont toujours en vigueur dans la moitié de l'*Europe*. De là ce sage avis de *Boileau* à ses Confrères les Poètes, qui n'en ont pas tous profité :

*Toute fois n'allés pas, Goguenard dangereux,  
Faire Dieu le sujet d'un badinage afreux,  
A la fin tous ces jeux que l'Atheïsme élève,  
Conduisent tristement le plaisant à la Grève.*

Suivant cette Jurisprudence, que personne ne contredisoit, & d'où l'on partoit, come d'un principe, la seule chose qu'avoient à faire les Tribunaux dans les cas particuliers, c'étoit de bien faire l'aplication de la Loi, en examinant si un tel étoit Blasphémateur ou Hérétique; c'est surquoi l'on consultoit les Théologiens come Témoins & come Experts. Si le résultat de cet examen étoit, que le prévenu paroissoit réellement coupable de ce qu'on regardoit alors come un blasphème & une hérésie capitale & que de plus il fut relaps & obstiné, le Juge civil prononçoit sans le moindre scrupule une sentence de mort. Ainsi procédèrent les Commissaires Roiaux qui condamnèrent à *Paris Anne du Bourg* & plusieurs autres Protestans: Ainsi procéda le Parlement de *Toulouse* contre *Vanini*;

ainsi nôtre Magistrat contre *Servet*. Aujourd'hui l'on trouve cette Loi injuste & l'on remarque, avec raison, qu'il ne faut pas traiter de crime, ce qui peut n'être qu'une erreur de l'Entendement : C'est par cette sage distinction que nôtre Siècle se montre en divers lieux plus équitable & plus éclairé qu'on ne l'étoit auparavant. Félicitez nous, *Monsieur*, & félicitez-vous aussi d'un tel adoucissement ; mais n'affectez pas d'en faire uniquement honneur à la Raison, puisque vous voyez que les lieux où cette douceur s'établit le mieux sont ceux où le Christianisme est le plus épuré & que vous ne devez pas ignorer qu'en éfet tous les Principes de l'Evangile tendent à la liberté d'examen, à la charité, à la tolerance. Mais que vous en manqués vous même envers un grand Home ! *Calvin*, dites vous, avoit *l'Ame atroce aussi bien que l'Esprit éclairé* : Cela est-il digne de vous ? On y reconoit bien vôtre figure favorite, l'antithèse ; on y reconoit aussi cet Esprit mordant, qui vous est naturel. Du reste, c'est un emportement grossier & monacal. Peut être ferez vous passer cela pour une simple licence poétique, come celle, où vous vous êtes permis, contre la foi de l'Histoire & sur la foi d'un Proverbe mal-entendu, de travestir un Prince, un Pape, aussi un sage, aussi estimé



estimé de son tems que l'étoit *Felix V.* en un *Epicurien* très dissolu.

*Calvin* n'avoit pas seulement les qualitez d'esprit, que vous lui reconoissez; il n'étoit pas seulement savant, laborieux, éloquent & l'un des meilleurs Ecrivains de son Siécle, c'étoit de plus un home véritablement pieux, sincère, très réglé dans ses Mœurs, désintéressé, aiant des vües droites, & des vües supérieures pour le bien public, à qui nôtre Etat & toute l'Eglise Réformée ont de grandes obligations. La célébrité de son nom & le lieu où vous êtes n'exigeoient-ils pas de vous plus d'égards & plus de ménagemens? Les honêtes-Gens Catholiques ne vous sauront pas plus degré de cet emportement, que nous ne vous en savons, *Monsieur*, pour la façon peu mesurée dont vous parlez des Papes. N'outrons rien, & gardons toujours les bienéances.

Il est vrai que le grand Home que vous insultez étoit Home. Nous ne canonisons point ses défauts; nous ne le prenons pas pour nôtre Maître, sur-tout dans la thèse dont il s'agit; mais nous révérons son Savoir & ses Vertus. Il étoit d'une humeur austère, come *Caton*, come *St. Chrisostome*; ses fréquentes maladies, ses travaux prodigieux, les traverses de sa vie, contribuèrent encore à doner à son zèle une sorte de roi-

deur , bien pardonable avec tant de belles qualitez , bien estimable dans son principe, bien nécessaire en ce tems là. Car, *Monsieur* , où trouvera-t-on un Home qui entreprenne des choses difficiles , qui se roidisse contre une Faction come celle qu'on apelloit alors *des Libertins* , qui se mette à la brèche pour établir une bone Discipline, en un mot, où trouvera-t-on un Réformateur , si ce n'est parmi ces Ames fermes & même rigides ? *Erasme* , plus souple , plus doux , plus foible , auroit-il fait l'Ouvrage de la Réformation ? Quelquefois , il est vrai , ce zèle rigide va trop loin ; c'est un défaut qui tient à de grandes Vertus.

La première Profession de *Calvin* aiant été celle de Docteur en Droit , il se trouvoit imbû , come tous les Jurisconsultes , de ces Loix dont j'ai parlé : Cela paroît par l'Apologie qu'il publia en *François* , l'an 1554. où il soutient expressement cette Thèse , *qu'il est licite de punir les Hérétiques*. Et son illustre Collègue , *Théodore de Bèze* , le croioit come lui , puisque nous avons de sa main un Traité , *De Hæreticis gladio puniendis*. Assurément il eût été digne de ces deux beaux Génies de secouer un tel préjugé , come ils en avoient secoüé tant d'autres ; & tout les y convioit : Ils en étoient eux mêmes la victime ; car avec quelle force ne retorquoit on

pas ce principe contr'eux , & quel terrible usage n'en faisoit-on pas en France contre tout leur parti ? A présent , quand on argue , ainsi contre nous : Vous êtes des Hérétiques : Or il faut châtier les Hérétiques. Donc &c. Nous avons un double moien de défense , en niant également la *Majeure* & la *Mineure* : La *Majeure* parce , disons nous , que nôtre Doctrine est conforme à la Parole de Dieu ; & la *Mineure* , parce que même en suposant que nous fussions dans l'erreur , les voies de contrainte sont déplacées , & illicites en de telles matières. Par malheur pour nos Prédécesseurs , étant peu éclairés , sur le second point , par un reste de préjugé , puisé dans une autre Eglise , ils ne pouvoient se retrancher que sur le premier point , en disant : *Convainquez nous d'Hérésie par la parole de Dieu.* Mais come c'étoit là justement le point en question , & que leurs Enemis ne manquoient pas de le décider contr'eux , le droit restoit au plus fort. Plaignez les donc , *Monsieur* , de n'avoir pas assez tôt fécouié la vieille & horrible erreur de l'Intolerantisme ; mais rendez au moins justice à leur droiture & convenez qu'ils étoient dans cette erreur de très bone foi , puisque tant de raisons & tant d'intèrêts pressans ne les en désabusèrent pas.

Sur ce pied là *Calvin* , ne pouvoit regarder *Servet* , qui lui étoit connu depuis long-tems ,

par ses Ecrits & par ses Lettres, que come un de ces hardis Enemis de la Religion, qui sont punissables par les Loix; d'autant plus que cet *Espagnol*, d'ailleurs assez savant, mais inquiet, imprudent & fanatique, ne gardoit presque point de mesures, & n'aloit pas moins qu'à ce qu'on apelle aujourd'hui le *Spinofisme*: La conjoncture du tems aida encore à envénimer l'afaire \*. Les Enemis de nôtre Réformation ne cessoient d'acuser cette Ville d'être l'azile des Athées, des Novateurs, des Libertins. *Servet* arrive alors, échapé des prisons de *Vienne*, où on le brula en éfigie. Il demeura caché ici plus d'un mois. Nôtre Théologien l'ayant apris, crût, qu'il étoit de l'honneur de nôtre Eglise & de son Ministère, de le dénoncer au Magistrat, & ensuite d'intervenir dans le procès avec ses Collègues quand on les y apella pour aider à le convaincre. *Servet* acheva d'indisposer ses Juges par ses emportemens. On le condamna. Fit-on bien? Non, il faloit le remettre au jugement de Dieu. C'est une tache à nôtre Histoire, c'est une tache à la vie de *Calvin*; nous en convenons. Mais avec la même équité, *Monsieur*, convenez que c'est une de

---

\* Voyez les éclaircissemens qu'a doné sur toute cette afaire Mr. de la Chapelle Bibliothèque raisonnée, 1728. Tom. I. & II.

ces taches , qu'on peut reprocher à tous les Tribunaux du monde ; une de ces taches qui ne caractérisent pas toujours un défaut de droiture , mais un défaut de lumière , & que l'on doit plutôt rejeter sur une erreur de l'entendement, que sur un vice de la volonté ; sur-tout quand on voit que c'étoit l'erreur commune du Siècle. Pour vous, *Monsieur*, vous renversez cet ordre; & afin qu'on ne s'y méprenne pas, afin d'écarter d'ici tout jugement charitable , & de faire plus sûrement tomber tout le blâme sur le cœur , vous avez soin, par raffinement , d'y mêler une louange perfide , en exaltant ici même l'*esprit* de Calvin : *Il avoit*, dites-vous, *une Ame atroce avec un Esprit éclairé.*

Et n'allez pas dire come font quelques uns qui vous excuse, que vous n'avez fait qu'imiter ces mots d'Horace \*, *Atroceum animum Catonis.* Ce seroit un faux fuyant. Nous entendons le Latin, *Monsieur*, & nous entendons aussi le François ; nous savons que les mots Latins ne se prennent point là en mauvaise part , mais qu'ils signifient simplement une ame austère & inflexible , en sorte qu'il seroit ridicule de les rendre en nôtre

---

\* *Et cuncta terrarum subacta  
Præter atroceum animum Catonis.*  
Horat. Carm. L. II. Od. I.

langue par *une ame atroce*, qui est l'équivalent d'une *ame noire*, épithète horrible, aussi peu faite pour *Calvin* que pour *Caton*. Gardez la pour un *Catilina*, pour un *Phalaris*, ou si vous voulez pour l'Auteur obscur dont vous parlez dans votre Lettre, qui se moquant de Dieu & de la Vertu, a scû faire un diabolique pot-pourri d'obsc<sup>er</sup>ités, d'impietez & de malice.

Mais come si c'étoit peu que d'avoir si indécemment invectivé contre nôtre plus grand Théologien, vous y mettés le comble en nous impliquant nous mêmes dans vôtre injustice. *Cela*, dites-vous, *a été imprimé à Genève avec l'abrotation publique*. — Premièrement les mots d'*ame atroce* ne se trouvent point dans vôtre *Essai sur l'Histoire*. Il est vrai que vous y parlez mal de *Calvin*; ce n'est pourtant pas en des termes tout à fait si choquans. Mais qu'allez vous dire d'une prétendüe aprobation? C'est ce qui nous blesse le plus. Vous êtes bien le maitre de vos propres jugemens, fauf à en répondre; mais vous ne l'êtes pas de dire qu'on les aprouve; & il nous importe d'autant plus de nous en défendre, que cette fausse insinuation porteroit non seulement sur l'article en question, mais sur tout le contenu de vos ouvrages. Car sur ce pié-là, vous pourrez aussi un de ces jours écrire

confidemment à vôtre Ami qui peut être ne s'en taira pas :

„ Admirez le progrès de la Philosophie  
 „ ( c'est à dire de l'Epicuréisme ) vous savez  
 „ combien j'ai subtilement laché des traits  
 „ contre la Providence , contre l'immortali-  
 „ té de l'Ame , contre la Religion des Juifs ,  
 „ contre l'Histoire Sainte , contre les Pro-  
 „ phètes &c. Vous voiez avec quelle adresse  
 „ je travaille à afoiblir , à saper toutes les  
 „ preuves du Christianisme , & coment  
 „ sous l'agréable forme d'une Histoire , j'ai  
 „ sù faire une véritable fatire de la Religion :  
 „ Et cependant tout cela vient d'être imprime  
 „ à Genève avec l'aprobation publique.

Où en serions-nous , *Monsieur* , si l'on alloit vous en croire sur vôtre parole ? Que vous ont fait nos Magistrats , pour les flétrir ainsi aux yeux de leur peuple ? Et que vous avons nous fait pour nous deshonorer dans toute l'*Europe*, en nous associant à vos profanations ? En vérité l'on ne fait envers qui , ou de nous ou de nos Ancêtres vous êtes le plus injuste. Vous les chargez d'une iniquité , là où ils n'ont agi que par prévention , & vous nous imputez une approbation de vos sentimens & de vos ouvrages , là où ils n'y a réellement qu'une liberté laissée à la Presse. En éfet *Monsieur* , vous savez que quoi que nous aïons des Magistrats préposés

en général sur la Librairie, ce n'est pas comme en France, où un censeur examine scrupuleusement un Manuscrit, pour ne rien laisser passer de répréhensible, après quoi l'approbation se met à la tête du Livre. Cependant vous savez qu'en France même, l'on a aussi une autre méthode en faveur des Libraires; qui est de fermer les yeux à l'impression de divers ouvrages, que l'on n'approuve pas, pourvu qu'ils portent le nom d'un Pais étranger. Ici, Pais encore plus libre, on est encore moins sur le pié de gêner la presse; & l'on y laisse aisément imprimer le pour & le contre, les Controversistes Catholiques, tout comme les nôtres. On y a même imprimé le Dictionnaire de Bayle. C'est une connivence en faveur du Commerce, bien différente d'une approbation. Peut-être auroit-on dû être plus sur ses gardes contre ce qui sort de votre plume. Mais après les leçons que donnent l'âge & l'infirmité, après les déclarations que vous avez souvent faites de ne penser plus qu'à vivre en repos, sans causer aucun scandale; après les sentimens que vous aviez encore manifesté à nos Magistrats, quand ils firent brûler par la main du Boureau, les horreurs de la Pucelle, il ne leur venoit pas dans l'esprit, qu'il falut prendre avec vous, ni avec vos Libraires, qui sont gens d'honneur, d'autres précautions que celle d'é-



xiger come en d'autres rencontres que le lieu de l'impression ne parût pas ; & en éfet il n'y est point. Seulement les Libraires s'y font nommez ; cela est de trop. Quand l'Ouvrage vit le jour , non tome à tome , mais tout à la fois ; on sentit que vous n'aviez pas été assez retenu. Mais le mal étant fait, l'on ne dit mot , espérant qu'au moins le public équitable ne nous imputeroit rien d'un Livre qui ne porte pas le nom de Genève , & qui s'imprime ailleurs come ici. La chose eût en effet passé de cette manière , sans la nouvelle imprudence, par où vous allant vanter d'une *aprobation publique* , vous nous mettez dans la nécessité & nous fournissez une belle occasion de nous justifier dans le public, en déclarant hautement, que si par *aprobation publique* , vous entendez celle du Magistrat , il n'est pas vrai que vous l'aiez obtenue ; & si vous entendez le jugement du public, ah , *Monsieur* , qu'il vous est peu favorable sur ce point ! Car quoi qu'on lise avec plaisir ce qu'il y a de bon & d'agréable dans vos écrits , sachez que nôtre Ville & toute la Suisse est fort blessée , fort scandalisée de l'irréligion que vous y semez , & que tout le monde blâme , déplore , déteste l'abus que vous faites de vos talens. C'est de quoi vous pouvez déjà juger par l'indignation que témoigna nôtre Vénéralé Consif-

toire & par la plainte qu'il porta à Nos Seigneurs, le 19. de ce mois, sur l'abus que vous faites des termes d'*aprobation publique*. Vous verrez aussi, que tout moderez que sont nos Théologiens, ils entendent bien ce beau mot de St. Paul, *la vérité avec la charité*, & que conciliant ces deux devoirs, ils feront bien sans intolerance fournir l'antidote au poison que vous répandez. Il s'est même formé déjà une Société d'amis, de différente profession, mais tous unis par la qualité de Chrétiens & de Citoiens, qui se proposent d'examiner vos ouvrages du côté qui intéresse la Religion. Vous avez critiqué les pensées de *Pascal* : On pésera aussi les vôtres, & par de petites Lettres come celle-ci, lâchées de tems en tems, pour vous doner le loisir d'y réfléchir, & pour monter nôtre ton sur celui que vous prendrez, on vous fera voir, tantôt que vous représentez mal les choses; tantôt que vous n'êtes pas heureux en citations; souvent que la vivacité de vôtre imagination; ou l'envie de dire un bon mot vous mène au delà du vrai; qu'enfin come il n'est pas doné à l'home d'être universel, la qualité de grand Poëte & d'Ecrivain élégant sur des matières de goût, que tout le monde vous acorde, ne vous assure pas le même succès sur des matières graves & respectables, que vous n'aimez ni n'entendez.

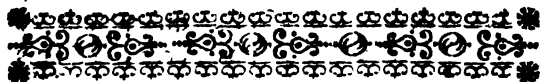
Vous voiez, Monsieur, qu'en nous y prenant autrement que nos Pères, & sans autres armes que la plume, nous ne laisserons pas de témoigner le même zèle, & de montrer qu'on peut défendre l'Evangile contre des sophismes, sans oublier la douceur & le suport que ce même Evangile nous recommande envers les errans. Nous y joindrons un souhait bien sincère; c'est qu'en même tems que vous trouvez une si douce retraite dans nos paisibles contrées, vous tâchiez de mieux conoitre une Doctrine pure & céleste, qui est véritablement la meilleure Philosophie, seule propre à élever l'home au dessus des misères humaines, seule propre à régler & à calmer les passions, seule capable par là de donner cette paix de l'ame, qui ne se trouve point dans les égaremens du vice ni dans le ténébreux labirinte de l'irréligion.

Nous sommes, Monsieur Vos très &c.

A Genève le 30. Mai 1757.

Pag. 621. à la note: Prâter, lisez Præter.

Pag. 622. ligne 8. d'obscurités, lisez d'obscenités.



## L E T T R E

*Consolatoire à un Père , sur la mort d'un Fils ,  
de grandes espérances.*

*Traduite du Latin d'ERASME \*.*

MONSIEUR ,

**Q**uel coup pour un Père , que la mort de  
l'excellent Jeune home que vous venez  
de perdre ! Je puis en juger , par ce que j'en  
ressens moi même. Je serois donc bien injuste  
& bien inhumain , si , dans un cas si triste  
& si douloureux , je voulois vous interdire les pleurs ; &  
l'on devoit même me trouver bien impu-  
dent d'entreprendre de guérir votre douleur ,  
aiant moi même tant besoin du Médecin ; de  
vouloir effacer les larmes d'un Père , moi qui  
ne puis contenir les miennes. Cependant  
quelque douloureuse & profonde que puisse  
être votre peine ; usez ici de votre rare sagesse  
accoutumée , qui toujours vous a fait supor-  
ter toutes sortes d'accidens , non seulement  
avec courage & fermeté , mais même avec  
sérénité. Ne vous démentez donc pas ; &

---

\* Tom. IV, P. 617

si jufqu'ici vous n'avez pû diffiper une auffi juſte douleur que la vôtre, car qui nieroit qu'elle ne le ſoit ? il faut au moins la reprimer & la contenir. Et pourquoi ne pourriez vous même pas la diffiper ? Sur un eſprit auffi ſage que vous, la Raiſon auroit elle donc moins d'empire, que n'en a ſur le plus bas vulgaire un aſſez court eſpace de tems ? Il n'eſt point en éfet de Femmelette, ſi déſeſpérée ſoit-elle d'abord de la mort d'un Fils, dont l'aſſiction peu à peu ne s'adouciſſe, & ne ceſſe enfin tout à fait.

Il eſt du Sage, de ne ſe laiſſer jamais abatre en rien : Mais de ſe livrer à la déſolation dans des cas qui nous ſont également comuns à tous, grands & petits, c'eſt, ce me ſemble, le trait d'une extrême foibleſſe d'eſprit. Car à moins que de ne faire aucune réflexion, qui peut ignorer que l'home ne naît qu'à cette condition, que dès que Dieu l'apellera à partir, il ait à y acquieſcer auſſi-tôt ? Ainſi ſe lamenter de la mort de quelqu'un, qu'eſt-ce, je vous prie, ſinon ſe lamenter de ce qu'il eſt né Home ? La Mort, tout come la Naiſſance, n'eſt-elle pas de l'inſtitution de la Nature ? Pourquoi donc s'aſſiger de l'une plûtôt que de l'autre ? C'eſt come ſi après avoir remercié d'avoir été admis à un Feſtin, nous nous plaignions enfuite quand il finit. Si quelqu'un conſiderant

come d'un lieu élevé le sort general du Genre-humain , ne voiant de toutes parts que des Funerailles sans nombre , de gens de tout âge , entouré par conséquent de mille milliers de Veuves & d'Orfelins , venoit à effuier à son tour quelque cas pareil ; lui même ne se trouveroit-il pas bien délicat , de s'en plaindre amèrement , come d'un grand malheur , d'un malheur inouï , qui lui arriveroit à lui seul , & de prétendre être seul le mignon de la Nature , & une exception à un sort comun à tous generalement ? Aussi si les plus sages Législateurs , pour ne pas paroître doner dans cette apathie Stoïque , condannée même de quelques Stoïciens , ont permis quelque chose à l'affliction & au deuil des Parens , ils l'ont en même tems resserré dans d'assez étroites limites ; soit qu'ils aient compris , que dans tous les cas de ce genre , qui nous sont comuns à tous , & sont une suite des loix de la Nature , une courte affliction suffisoit pour les esprits mêmes les plus foibles , vû que la Nature elle même adoucit & cicatrise peu à peu toute plaie qui vient de sa main ; soit qu'ils aient senti , que si les regrets & la douleur sont très inutiles à ceux qui en font le sujet , ils ne sont pas moins nuisibles à ceux qui s'y livrent , & fâcheux à leurs amis , & à tous ceux qui les environent.

Outre cela, si l'on y réfléchit bien, ne regardera-t-on pas come une espèce de démence, qu'on se plaise à ajouter mal sur mal, & que, faute de pouvoir réparer un malheur, on aime à se perdre entièrement. C'est come si, après avoir été dépouillé par l'ennemi d'une partie de son bien, de dépit on jettoit le reste à la mer, & qu'on fit gloire de déplorer ainsi son infortune. *Ce que vous ne sauriez éviter, supportez le sans murmure, dit un excellent Poète \**, autant estimable qu'aucun Philosophe. Que si cette maxime vous touche peu, rappelez vous, *Monsieur*, le bel exemple de *David*, ce sage Roi, qui dès qu'on lui eût appris la mort d'un enfant qu'il chérissoit tendrement, se leva de terre, posa le cilice & la cendre, se lava, s'oignit, & d'un air gai vint se mettre à table. Come ses amis en étoient étonés, *Pourquoi leur dit-il, me consumerai-je de douleur? Jusqu'ici j'avois quelque espérance, que Dieu touché de mes larmes voudroit bien lui conserver la vie; mais maintenant tous mes regrets ne l'y rappelleront point, & dans peu j'irai le joindre.*

De plus, où seroit l'homme assez insensé, que de vouloir faire le suppliant envers quel-

---

\* *Pub. Syrus.*

cun qu'il fauroit certainement être inexorable? Or rien de plus inexorable que la Mort; rien de plus sourd, rien de plus dur. On vient à bout d'apriver les Bêtes sauvages, même les plus féroces. On fait fondre le fer, briser le marbre & le diamant; mais rien ne fléchit la Mort: Beauté, richesses, âge couronne rien ne la touche; elle n'épargne rien. Résignons nous y donc tranquillement, ne fut ce que parce qu'elle est inévitable, & que c'est le comun sort de tous les Homes.

Dois-je, *Monsieur*, vous retracer ici tant de beaux exemples de Paiens, qui ont suporté la perte des leurs avec tant de fermeté & de grandeur d'ame? Et ne seroit-ce pas une honte, à nous Chrétiens, de leur être inférieurs en ce point? Rapellez vous ici cette belle parole de *Telamon* & d'*Anaxagore*, lors que l'un & l'autre aprirent la mort de leur Fils: *Je savois bien qu'il étoit mortel*; parole si justement célébrée de tous les Ecrivains. Rapellez vous *Péricles*, ce grand Capitaine d'Athènes, si célèbre encore par son éloquence, lequel aiant perdu, dans l'espace de quatre jours, deux Fils tout jeunes & du plus charmant caractère, ne laissa pas de haranguer dans l'assemblée du Peuple avec son air ordinaire, &, selon l'usage, la couronne sur la tête. Rapellez vous *Xenophon*,



ce digne Disciple de *Socrate*, qui, recevant la nouvelle de la mort de son Fils, come il vaquoit à un sacrifice, ne fit que poser un instant sa courone, mais la reprit aussi tôt, dès qu'il sçut qu'il étoit mort en brave combatant. Rapellez vous *Dion de Siracuse*, qui, en affaires avec ses Amis, entendant une rumeur soudaine dans le logis, & aiant demandé ce que c'étoit, aprit que son Fils s'étoit laissé tomber du haut de la maison, & étoit mort de sa chute; & qui, sans s'émouvoir ordona qu'on le remit aux femmes pour l'enfvelir convenablement, ne voulant pas quitter ce qu'il avoit entamé. Rapellez vous *Démofthène*, qui aiant perdu une Fille unique, tendrement chérie, sept jours après sa mort se rendit dans l'assemblée du Peuple, en habit blanc & la courone sur la tête; de quoi *Eschine* son ennemi lui fit un crime, ce qui nous rend le fait d'autant plus certain. Rapellez vous le Roi *Antigone*, à qui l'on vint rapporter que son Fils avoit été tué dans un combat téméraire; & qui, après un moment de réflexion, dit avec fermeté, en regardant ceux qui lui en avoient apporté la nouvelle: *Alcinous!* c'étoit le nom de son Fils, *tu méritois de mourir plutôt, pour t'être ainsi témérairement jetté dans les ennemis, sans égard pour ta vie ni pour mes avis.*

Que

Que si les exemples des Romains vous touchent d'avantage, souvenez-vous, *Monsieur*, de *Pulvile Horace*, qui, aprenant la mort de son Fils, ne leva point pour cela la main de dessus la porte du Capitole, dont il faisoit alors la dédicace, & qui se laissa si peu aller à la douleur, qu'on le vit conserver tout l'air serein qu'exigeoit la cérémonie. Considérez *Paul Emile*, qui perdit deux Fils en sept jours, & ne laissa pas de se rendre dans l'assemblée du Peuple, pour le féliciter de ce que la Fortune, envieuse de la prospérité de Rome, s'étoit ainsi satisfaite par le deuil d'un particulier. Pensez à *Fabius Maximus*, qui aiant perdu un Fils Consulair, & déjà illustre par ses exploits, fit lui même son éloge en pleine assemblée du Peuple. Voyez *Caton le Censeur*, qui à la mort de l'ainé de ses Fils, jeune home d'un génie & d'un mérite distingué, & de plus déjà désigné Prêteur, n'en fut point ému, ni moins appliqué aux affaires de la République. Rappelez vous *Martius*, surnommé *le Roi*, à qui la mort venant de ravir un Fils, qui lui étoit des plus atachés, un Fils d'une grande espérance, un Fils unique, supporta cette perte avec tant de constance, que du bucher il se rendit en Sénat, qu'il avoit fait convoquer pour établir une nouvelle Loi. Rappelez vous *L. Sylla*, dont l'ardeur contre

Pennemi ne fut point rallentie par la mort de son Fils ; pour qu'il ne fut pas dit que c'étoit à faux titre qu'il s'étoit doné le surnom d'*Heureux*. *L. Bibulus*, aiant appris que ses deux Fils avoient été tués, parût en public dès le lendemain, pour s'aquiter de ses fonctions ordinaires. Et *C. Cesar*, son collègue, aiant reçu la nouvelle de la mort de sa Fille, come il traversoit la Germanie, n'attendit pas trois jours à reprendre ses fonctions de General. Dans la guerre contre les Parthes, *M. Crassus* voiant la tête de son Fils, plantée au haut d'une perche, & portée par les Ennemis, qui en s'aprochant en faisoient trophée, & insultoient ce Père infortuné, il en fut si peu consterné, que soudain il parcourut l'armée à cheval, criant que ce malheur ne touchoit que lui seul, & que du reste le salut de ses Soldats faisoit tout celui de la République. Et pour ne pas parler d'une foule d'autres exemples pareils, d'un *Gallus*, d'un *Pison*, d'un *Scevola*, d'un *Metellus*, d'un *Scaurus*, d'un *Marcellus*, d'un *Aufide*, *Claude Cesar* aiant perdu son Fils dont il étoit doublement le Père par son adoption, ne fit il pas lui même son éloge sur la tribune, le mort placé sous ses yeux, couvert d'un simple voile, qui ne permit pas au Pontife de le voir ; & tandis que tout le Peuple étoit en pleurs, le Père

fut le seul qui ne pleura point. Mais s'il est beau d'imiter tous ces gens là, quelle honte ne seroit-ce pas à des Homes, de ne pas se montrer en pareil cas, ce que se sont montrées même des Femmes? *Cornelie* vit ses deux Fils *Tibère & Caius* tués & restés sans sépulture; & come ses Amies, tout en la consolant, déploroient son malheur, *Pourrois-je jamais, leur dit-elle, me trouver malheureuse d'avoir été Mère des Gracques?*

Mais pourquoi rapporter tous ces exemples des anciennes Annales de Rome, come si nôtre Siècle ne nous en fournissoit pas tous les jours. Jetez les yeux, *Monsieur*, sur vos Voisins, vos Parèns, vos Alliés: Combien de Femmelettes mêmes ne trouverez vous pas qui suportent la perte de leurs Enfans avec beaucoup de modération? Tant il est peu besoin pour cela des grands secours de la Philosophie. Nous n'avons qu'à réfléchir sur ce qu'est cette vie, à combien de désagrémens, de périls, de maladies, d'accidens, de soucis, de vices, d'injustices, elle est sujette; le peu qui s'en coule, je ne dirai pas dans la joie, mais sans être troublée par quelque amertume; de plus, coment elle passe avec rapidité, & come une ombre; & peu s'en faudra que nous ne félicitions même ceux qui en sortent de bone heure.

Cette briéveté de la vie, *Euripide* la dé-

peint très bien, quand il qualifie la vie humaine de *petite journée*, *Demetrius de Phalère* renchérit encore, en disant que sa durée n'est pas seulement *d'un point*. *Pindare* la décrit parfaitement aussi, quand il la nomme *un songe d'une ombre*; joignant ainsi deux idées de choses de néant, pour en mieux faire sentir la vanité. Et quant aux misères dont elle est remplie, les anciens Poètes pouvoient ils mieux les marquer, qu'en donnant come ils ont fait au Genre-humain les épithètes de *pauvre* & *d'infortuné*. En éfet la première partie de la vie, s'ignore elle même; on la juge cependant la plus heureuse: La seconde est aussi tôt remplie de soucis & du tumulte des affaires: Et les maux & la caducité de la Vieillesse la terminent; encore ne parle-je ici que des plus heureux d'entre les mortels. Qui n'approuveroit donc l'usage des *Thraces*, qui pleurent & se lamentent à la naissance de leurs enfans; & qui, quand ils meurent s'en réjouissent & s'en félicitent réciproquement? Peut-on de même lire avec quelque attention ce que *Hegesias* avoit coutume de représenter à ses auditeurs, sur les misères de la vie humaine, sans se souhaiter en quelque sorte la mort, loin d'en avoir horreur, & sans y trouver de quoi supporter tranquillement la

perte

perte des perſones auxquelles on feroit le plus attaché?

Tout cela, je le comprends, ne faiſoit point la douleur d'un Père, & ne l'empêche pas de murmurer. Ce cher Enfant, direz vous *Monsieur*, eſt mort prématurément, il eſt mort dans l'enfance; c'étoit un ſi bon caractère; il m'étoit ſi attaché, ſi ſoumis, ſi obéiſſant; il eut mérité les plus longs jours! Quoi? Un Père ſurvivre à ſon Fils! Un Vieillard à un Jeune homme! C'eſt un renverſement de la Nature. Mais, je vous prie, qu'appellez vous mourir avant le tems? Comme ſ'il étoit aucun jour de la vie qui ne put être le dernier. Ne voit on pas l'un mourir déjà dans le ſein de ſa Mère, avant même que d'être entièrement formé? Un autre en naiſſant? Un autre au berceau? Un autre à la fleur de l'âge; & avant que de s'être bien ſenti vivre? De tant de milliers qui naiſſent, combien peu y en a-t-il à qui il ſoit donné d'ateindre à la vieilleſſe? Quand Dieu renferme une Ame dans ce corps chétif, n'eſt-ce pas à condition, qu'à quelque jour & quelque moment que ce puiſſe être, elle en parte dès qu'il l'ordonera? Qui donc pourroit ſe trouver appellé prématurément? Y a-t-il aucun tems déterminé pour cela? Et quelque jour que l'ordone le Souverain

verain & sage Arbitre du monde, ne sera pas toujours un jour convenable? Si donc nous sommes sages nous mêmes, nous nous y atendrons chaque jour, come si ce devoit être le dernier. Et même dans une vie si courte, & d'un cours si rapide, que nous importe d'en sortir un peu plutôt, ou plus tard? Qu'importe à une troupe de gens qu'on mène au suplice, d'être le premier, le troisiéme, ou le huitième à recevoir le coup? Et qu'est la Vie, sinon un continuel chemin à la Mort? Dans une Vie si pénible, s'il y a des privilégiés, ce sont assurément ceux qui en sont congédiés les premiers. S'il y a de la folie à quitter le Camp sans l'ordre du Général, ne seroit-ce pas tout à la fois folie & ingratitude, à ne pas embrasser avec joie un congé qui nous vient plutôt que nous ne nous y atendions; sur tout si ce congé est acompagné de louanges, & qu'on nous apelle à des récompenses, & non à de l'ignominie? Ce n'est point par le nombre des solstices qu'il faut juger de la longueur de la vie, mais par les belles actions; ensorte qu'on doit estimer avoir longtemps vécu, non celui qui pendant nombre d'anées n'a fait qu'être un poids inutile à la Terre, & qu'ajouter jours à jours, mais celui qui ayant dignement joué son personnage,

nage, a transmis son nom & sa gloire à la postérité.

Vous plaindriez-vous donc, *Monsieur*, que Dieu vous ait donné tout d'un coup un Fils, tel que vous auriez pû souhaiter qu'il fut devenu au bout de plusieurs années. Mais ce Fils, après tout, n'est pas mort si prématurément, puis qu'il étoit déjà parvenu à sa vintième année; tems où il peut être fort avantageux de mourir, par cela même que c'est alors qu'on comence d'ordinaire à trop prendre goût à la vie & à s'y enraciner. Il s'étoit déjà montré envers Dieu, envers son Père, envers la Patrie, envers ses Amis, un excellent Sujet. Il est mort ignorant encore le vice, aussi bien que les misères de la vie. Et qui fait les tristes changemens qu'une plus longue vie auroit pû apporter à tout cela. Au moins voïons nous d'ordinaire l'inocence de la jeunesse se corrompre à mesure qu'on avance en âge, & sa félicité s'altérer par bien des afflictions. Une mort hative l'a fait échaper à tous ces dangers, & ce n'est qu'à présent que vous pouvez vous féliciter bien sûrement d'avoir eû, ou plutôt d'avoir encore un excellent Fils.

Mais suposez, *Monsieur*, que vous l'aïez eû seulement, & que désormais il soit entièrement perdu pour vous: Lequel est le plus raiso-



raisonnable, de vous affliger de l'avoir perdu, ou de vous réjouir de l'avoir eû tel? N'y auroit-il pas de l'ingratitude à ne se souvenir d'un prêt précieux, que sur le pié d'une chose redemandée. C'est assurément un grand présent qu'un Fils pieux; mais il ne vous avoit été doné qu'à tems, & non pour en jouir à toujours. Sage come vous l'êtes, dites vous donc en vous même, ou plutôt disons nous vous & moi: Si un Prince nous eût prêté un Tableau de grand prix, & d'un des plus grands Maitres, & qu'au bout de quelque tems il lui plût de le retirer, ne le lui rendrions nous pas d'un air tranquile & serene; ou seroit-ce en lui faisant ces reproches? Cruel, quel présent vous nous ravissez, & de quel plaisir vous nous privez tout à coup & sans que nous nous y atendissions! Ce Prince ne seroit-il pas fondé à répondre ainsi à de si injustes plaintes? „ Ingrats! est ce là „ vôte remerciement pour mon Bienfait? „ Tout le souvenir que vous conservez de „ mon Tableau, c'est donc de ne l'avoir „ plus! Avez vous donc oublié que je vous „ ai prévenu en vous le prêtant, & que je „ l'ai fait gratuitement? Que pendant un „ assez long-tems vos yeux en ont été ré- „ créés & vôte ame réjouie? N'a ce pas „ été un pur éfet de ma bonté, & si je le re- „ demande, n'en ai-je pas le droit? N'en

„ avez vous donc tiré aucun avantage? Vous  
 „ a-t-il causé quelque perte? Sinon que, par  
 „ votre faute, vous avez regardé come  
 „ Bien propre, ce que vous ne teniez qu'à  
 „ titre de prêt. Voila ce qui vous fait re-  
 „ garder come une perte, que je vous le  
 „ redemande. Mais plus ce dont je vous  
 „ avois acordé l'usage vous étoit agréable &  
 „ précieux, plus devriez vous m'en être re-  
 „ devable. Devez vous regarder come  
 „ redemandée trop tôt, une chose que je  
 „ pouvois sans injustice ne vous point con-  
 „ fier du tout." Si toutes ces raisons sont  
 sans replique, considerez, *Monsieur*, com-  
 bien plus justement la Nature pourroit nous  
 reprocher de même nôtre chagrin & nos  
 murmures.

Telles sont les réflexions par où nous de-  
 vrions naturellement adoucir nôtre affliction,  
 si même la Mort étoit une totale extinction  
 de l'Home, & que rien n'en survécût à ses  
 funeraillles. Mais maintenant si nous sommes  
 bien persuadés avec *Socrate*, que c'est l'Ame  
 qui proprement est l'Home, & que le Corps  
 n'est pour elle qu'un Organe ou un Domicile,  
 ou, pour parler plus vrai, une Prison,  
 dont une fois échapée elle comencera seule-  
 ment alors à être libre, & se trouvera tout  
 autrement heureuse qu'auparavant; pour-  
 quoi tant nous plaindre de la Mort, puis

que, loin de périr en mourant, c'est seulement alors qu'on comence à vivre? D'ailleurs, bien que nous ne voions pas l'Amé nous pouvons néanmoins en jouir; come d'ordinaire nous favons bien jouir en esprit de nos Amis absens, de façon même que je ne fais si nous n'en jouissons pas alors plus délicieusement, que lors qu'ils sont présens; parce que le Corps, & tout ce qui le concerne, ne nous fournit que trop souvent matière à mécontentemens réciproques, & qu'une trop grande habitude à vivre ensemble émouffe souvent de même la douceur de l'amitié. En voulez vous un exemple? Considérez les Apôtres. Quand est-ce qu'ils comencèrent à vraiment jouir du Seigneur, & à l'aimer tout de bon? N'est-ce pas lors qu'ils furent privés de sa présence corporelle? Tant est-il vrai que les Gens de bien sont unis par l'Amé & non par le Corps, & que c'est à l'Amé & nullement au Corps que s'attachent ceux qui savent ce que c'est qu'aimer. Or cette liaison des Ames, il n'est ni force, ni séparation de tems & de lieux qui puisse la détruire. N'y auroit-il pas de l'imbécilité à regarder un Ami come perdu, dès qu'il ne seroit plus sous nos yeux? Vous pouvez donc, *Monsieur*, tout aussi souvent qu'il vous plaira, vous rendre vôtre Fils présent en pensées & même en paroles. Lui de son

été pense à vous ; il conoit parfaitement vôtre attachement à lui ; de tems en tems même il vous fera de petites visites en songe\*, & vos esprits s'embrasseront ainsi & s'entre-tiendront réciproquement d'une manière invisible & secrète. A quoi tient-il même, que dès maintenant vous ne vous figuriez vivre déjà avec ce Fils, avec qui vous vivrez dans peu ? Car qu'est-ce que la plus longue vie, sinon un instant & un point ?

Jusqu'ici je ne me suis servi que de remèdes dont tout simple Païen devoit faire usage. Voyons maintenant en peu de mots ceux que la Foi Chrétienne nous présente. Nous avons vû, que quand même la Mort seroit un très grand mal, il faudroit néanmoins nous y résigner, puis qu'elle est inévitable. De plus, que quand même ce seroit une totale extinction de l'Homme, nous devrions cependant nous en consoler, par la considération des calamités sans nombre dont elle nous délivre. Enfin, que, tout au contraire, nôtre Ame étant d'une origine céleste, la Mort, en détruisant le Corps, ne fait que rompre ses liens & sa prison, & qu'ainsi il y a même de quoi féliciter les morts de leur délivrance & de leur liberté. Mais maintenant la Religion Chrétienne nous

\* Idee qu'on donne, come étant de l'Auteur ; & qu'on ne garantit point.

aprend avec une entière certitude, que les Ames des gens de bien passent, des tempêtes de la vie présente, au port de l'immortalité; qu'aucun de leurs cheveux ne périra, & qu'un jour leurs Corps mêmes seront rappelés à la vie, pour jouir conjointement avec leurs Ames de cette immortalité bienheureuse. Cela étant, lequel est le plus raisonnable, de pleurer & de regretter, ou plutôt de féliciter, celui qu'une mort prématurée transporte, de dessus cette Mer orageuse, au calme permanent de l'éternité? Rassemblez, si même vous le pouvez, toutes les misères, les chagrins, les maladies, & les dangers de la vie présente, si tant est qu'elle mérite le nom de Vie, & les comparez avec les avantages de cette Vie bienheureuse, réservée aux Ames justes, échappées à tous ces maux d'ici bas; & vous verez aisément, que rien n'est plus insensé, que de déplorer ainsi, comé le plus grand des malheurs, le Bien suprême pour lequel seul nous sommes nés, & avons reçu l'être.

Vous vous désoiez, *Monsieur*, de votre perte, vous qui venez de doner un Fils au Ciel, un Fils dont vous pouvez vénérer la mémoire comé d'un Saint; un Fils devenu pour vous comé une espèce de Patron & d'Ange tutelaire. Il faudroit que ce cher Fils eût perdu toute idée de ce bas monde,

si en se dépouillant du Corps , il eût dépouillé de même ce tendre amour filial qu'il vous portoit. Mais non ; il vit , n'en doutez point , & il vit pour vous : Dans ce moment même il est peut être avec nous , & entend parfaitement tout ce que nous disons ; peut-être même rit-il de nos larmes , ou plutôt nous en blâme-t-il ; & si la masse de nos corps grossiers n'y mettoit obstacle , nous l'entendrions , je pense , nous en reprendre à peu près en ces termes :

„ Mais que faites vous ? Pourquoi acca-  
 „ bler ainsi vôtre vieillesse de regrets si su-  
 „ perflus , pour ne pas dire si déraisonables ?  
 „ Pourquoi toutes ces injustes plaintes , ces  
 „ reproches & ces accusations que vous in-  
 „ tentez à la Mort & au Destin , ou plutôt  
 „ à la Providence ? M'enviez vous donc d'être  
 „ échappé à toutes les Misères de la Vie  
 „ humaine , & d'être élevé au Bonheur où  
 „ je me vois ? Mais non ; ni mon Père , ni  
 „ son Ami ne sont point susceptibles d'une  
 „ telle envie. A quoi bon donc toute cette  
 „ désolation ? Est-ce donc pour vous mati-  
 „ re à larmes , de me voir passé , de l'Es-  
 „ clavage à la Liberté , des Misères à la Fé-  
 „ licité , des Ténèbres à la Lumière , du  
 „ Naufrage au Port , des Maladies à l'Im-  
 „ mortalité , de la Mort à la Vie , de mille  
 „ Maux au Bien suprême , des choses périf-

„ fables aux éternelles , des terrestres aux  
 „ célestes , de la foule des mortels à la com-  
 „ pagnie des Anges & des Bienheureux ?  
 „ J'en atteste vos propres cœurs , & toute  
 „ cette affection que vous me portez : S'il  
 „ dépendoit absolument de vous de me ra-  
 „ peller au Monde , le feriez vous ? Par  
 „ quel crime comis contre vous mériterois-  
 „ je une telle haine ? Et si vous ne vou-  
 „ driez pas me rapeller sur la Terre , à quoi  
 „ bon toutes ces plaintes si vaines , mais  
 „ aussi si peu religieuses ? Assurément si  
 „ l'immortalité dont je jouis , ne m'avoit  
 „ rendu inaccessible à toute affliction , je ne  
 „ pourrois que m'affliger à mon tour de vos  
 „ larmes , & que déplorer les craffes téné-  
 „ brès de vos Ames.

„ Ah , dites vous , c'est nôtre propre sort  
 „ que nous pleurons. Mais ce n'est assuré-  
 „ ment pas là le procédé de gens qui aiment,  
 „ mais de gens qui ne pensent qu'à eux , &  
 „ ne cherchent que leur propre satisfaction,  
 „ même aux dépends d'autrui. Mais encore  
 „ quelle perte vous a donc causé ma mort ?  
 „ Est-ce de ne pouvoir plus jouir de ma vûe ?  
 „ Mais cela vous empêche-t-il de jouir de  
 „ mon souvenir , & même avec d'autant  
 „ plus de douceur , que vous voiez mon  
 „ sort plus assuré , puis que me voilà échapé

„ à tous les maux qui peuvent survenir  
 „ dans le cours de la vie humaine, & que  
 „ vous mêmes avez éprouvés en partie ?  
 „ Vous ne me voiez plus vous rendre mes  
 „ devoirs & mes obéissances; mais vous  
 „ savez que vous avez en moi auprès de  
 „ Dieu une Personne qui s'interresse vive-  
 „ ment & efficacement pour vôtre salut.  
 „ Enfin, qu'est-ce que ce peu de tems où  
 „ nous devons être séparés. Travaillez seu-  
 „ lement à bien remplir tous vos devoirs,  
 „ en sorte que la Mort vous trouve dignes  
 „ d'être transportés ici.

Si vôtre Fils nous tenoit ce langage, n'au-  
 rions nous pas honte de nos regrets & de  
 nos larmes ? Voilà les réflexions que d'or-  
 dinaire je fais pour adoucir ma plaie. J'ai  
 crû, *Monsieur*, devoir vous les comuniquer,  
 non pour vouloir faire de l'important avec  
 vous, mais parce que nôtre deuil nous étant  
 comun, nôtre consolation m'a paru devoir  
 l'être aussi.

Vous voulez bien que je récapitule ici  
 brièvement ma Lettre, afin de vous repré-  
 senter come en sommaire tout ce qui peut  
 calmer vôtre excessive douleur. *Mon Fils  
 est mort*, dites vous. Oui, mais il étoit né  
 mortel. *De quel bien me voilà privé!* Mais  
 vous n'avez fait que rendre un bien prêté  
 gratuitement. *Dans quelle solitude sa mort*



*me laisse-t-elle ! Et bien tachez de l'adoucir. Quel coup pour un Père ! Mais que sert de se lamenter de ce qui est sans remède ; ou pourquoi se désoler d'une chose qui nous est comune avec des milliers de gens ? Eh comment ne pas se désoler de la perte d'un tel Fils ! Rien n'est moins perdu que ceux qui meurent en bon état. Mais il est mort prématurément. Point de mort prématurée pour qui a bien vécu. Mais il est mort avant le tems ! Est-il aucun tems fixé pour la mort ? Il est mort à la fleur de l'âge ! Le meilleur tems de mourir est celui où l'on comence à prendre trop goût à la vie. Il ne faisoit que comencer la carrière ! Donc il a échappé à d'autant plus de misères. Ah, j'ai perdu le meilleur de tous les Fils ! Félicitez vous plutôt de l'avoir eu tel. Il est mort dans l'âge d'innocence ! Mort de toutes la plus desirable. Mais je ne puis plus jouir de sa présence ! Vous le pouvez en esprit, & dans peu vous même l'irez joindre.*

Si vous savez quelque chose de mieux, faites moi la grace, *Monsieur*, de m'en faire part ; sinon faites usage avec moi de tout ceci \*, & conservez-vous : C'est vôtres Fils lui-même qui vous en prie.

---

\* *Si quid novisti rectius istis, Candidus imperti : Si non, bis utere metum.*  
Hor. lib. 1. Epist. 6.



## LETTRE

*A Mr. de C. . . sur une Traduction d'une Harangue de DEMOSTHENE.*

**N**ON *Monsieur* ; l'esprit de l'antiquité, le goût de la belle nature ne sont pas encore éteints parmi nous. Si l'affectation des pensées, le faste des expressions, l'entassement des figures, le luxe des épithètes, les chutes épigramatiques, les processions d'antithèses, le goût déréglé des portraits, des parallèles, des tableaux, le jargon du cœur, & l'esprit métaphisique semblent être la manie du Siècle, la contagion n'est pas universelle. Il est encore des Homes sages, des Esprits avoués par le Dieu du goût, que le torrent du bel esprit n'entraîne pas, qui empêchent la déroute universelle des bonnes choses ; & dont ce bras vigoureux, & inébranlable terrasse & immole tous ces petits Nains de la Litterature, qui en dégradent la noblesse & l'origine. Ils n'ont pas toujours besoin pour cela de produire des Ouvrages formés sur la manière des Anciens, il sufit de ressusciter les Anciens eux mêmes, & peut on douter que les *Tourreil*, les *Brumoy*,

les *Gédoyn*, les *D'Olivet*, n'aient beaucoup contribué à entretenir parmi nous le goût des beautés solides & naturelles dans la Poësie & dans l'Eloquence.

Il est vrai, *Monsieur*, que le goût des Traductions est passé. Depuis quinze & vingt ans on ne traduit presque plus. Un Auteur Grec surtout, rajeuni par une plume Française est un phénomène, & parmi un certain monde on respecterait autant un Traducteur des anciens, qu'on respectait au Siècle passé les Anciens eux mêmes. Mais si le dégoût des bones choses n'en prouve pas l'inutilité, si la rapidité du torrent permet encore qu'on lui opose des digues, quelle obligation n'a-t'on pas à Mr. le *Cointe* de ne s'être pas laissé entrainer au goût dominant, & d'avoir cherché même à le réformer par sa Traduction de la *Harangue de Démosthène sur les Immunités ou contre la Loi de septime*, avec l'original à côté & des *Notes Historiques & Critiques à la fin*. *Gottingue & Leyde. Chés Luzac 1756. 160. pages in 8vo.*

Quoi que nous aïons déjà en nôtre langue plusieurs Harangues de *Démosthène*, la plus grande partie est encore à traduire. Mrs de *Tourreil* & d'*Olivet* ont choisi les plus brillantes & ont laissé les autres à leurs Continuateurs. „ Mais si ces dernières ont moins

„ moins d'éclat , dit le Nouveau tra-  
 „ ducteur dans une assez longue Préface ,  
 „ elles n'ont peut être pas moins de beautés  
 „ solides & de mérite réel. Je croirais mêm-  
 „ me quelles peuvent être d'une plus grande  
 „ utilité à ceux qui souhaitent de faire des  
 „ progrès dans l'éloquence. Les questions  
 „ qui y sont agitées ont plus de rapport avec  
 „ nos usages & avec nos mœurs. Si elles  
 „ ne sont pas aussi intéressantes par elles  
 „ mêmes , elles le deviennent par la ma-  
 „ nière dont elles sont traitées ; par tout ou  
 „ reconait les mêmes talens & le même  
 „ génie.

C'est , *Monsieur* , un usage sacré parmi les  
 Traducteurs non seulement de mettre leur  
 Héros au dessus de tous les autres , mais d'é-  
 lever les Ouvrages mêmes qu'ils publient au  
 dessus des autres Ouvrages du même Auteur.  
 Si le Poete ou l'Orateur est sublime dans les  
 morceaux qu'ils traduisent , ils relevent l'ex-  
 cellence du genre sublime : S'il est simple &  
 familier , ils étalent les avantages de la sim-  
 plicité. La Harangue sur *les Immunités* est  
 dans ce dernier genre. Mr. le *Cointe* s'ata-  
 che à en faire sentir le mérite. „ Il y a souvent  
 „ beaucoup d'art dans ces endroits qui pa-  
 „ raissent de la plus grande simplicité. Un  
 „ continuel pathétique n'est pas moins mo-  
 „ notone

„ notone qu'un *simple* continuel. L'Audi-  
 „ teur , le Lecteur même en sont bientôt  
 „ fatigués. On doit donc avoir soin de  
 „ varier la composition. Quelquefois on  
 „ embélerait un Ouvrage, si on en retran-  
 „ chait des beautés..... Il faut donc savoir  
 „ mettre entre deux morceaux brillans quel-  
 „ que phrases d'une grande simplicité.”

Mais ces phrases ainsi disposées ne forme-  
 raient-elles pas une disparate choquante. Fi-  
 gurés vous *Monsieur*, un Orateur, qui du  
 morceau le plus sublime tomberait tout à  
 coup, & uniquement pour reprendre ha-  
 leine, dans des phrases de la plus grande  
 simplicité, & qui à quelques pas de la, re-  
 prenant son vol, lancerait de nouveau les  
 tonnerres & les éclairs; cela ne blesserait-il  
 pas l'Auditeur? Ne le fatiguerait-il pas plus  
 qu'un pathétique varié & soutenu? N'est-  
 il pas plus agréable, si je puis employer cette  
 figure, de parcourir une chaîne de hautes  
 Montagnes, que d'être obligé à tout mo-  
 ment de descendre dans le Vallon, & de  
 remonter la Coline opposée? Ces hauts & ces  
 bas ne sont ils pas plus pénibles, qu'une  
 marche toujours égale? Bien loin que l'on  
 doive suspendre le fil des mouvemens & par  
 conséquent de l'intérêt, je crois, *Monsieur*,  
 qu'il est dangereux de laisser des repos à

**L'Auditeur :** Le Feu de l'Eloquence , come celui des Vestales , doit être continuel ; s'il se ralentit , il s'éteint & on ne le ralume pas aisément. L'art consiste à ménager cette chaleur , à la soutenir , à la faire croître jusqu'à la fin du Discours , en sorte qu'emporté par sa rapidité , consumé par son activité , l'Auditeur sente toute la force des impressions qu'on a voulu lui donner , & ne soit pas capable d'en recevoir d'autres. N'est-ce pas là en effet une des plus communes règles de l'art , & la pratique constante de tous les Maîtres de l'Eloquence ?

Je ne sai , *Monsieur* , si vous serés encore de l'avis du Traducteur , par rapport à l'élégance. Après avoir dit que la simplicité , au milieu de deux morceaux élevés , soulage l'attention , & forme dans le tableau des ombres agréables , „ C'est par cette raison , „ ajoute-t'il , & en même tems par la crainte „ de prêter mes pensées à *Démosthène* , que „ je n'ai pas cherché à mettre de l'élégance „ en certains endroits , où il ne m'eut pas „ été impossible de le faire. S'il faut entendre par élégance ce qu'on entend communément par ce terme , si Mr. le *Cointe* la fait consister come un de ses Confrères , Traducteur & Orateur en même tems \* ,

---

\* L'Abé *Colin* s'est rendu illustre par sa Traduc-

dans le choix des mots, dans la variété du stile, dans le bon usage des figures, & dans le nombre & l'harmonie, qui doute que cette élégance ne soit nécessaire absolument, & sans restriction? Cette qualité, surtout aujourd'hui, n'est elle pas aussi essentielle au stile, que la clarté & la précision; & aucun original peut-il en dispenser un Traducteur François? Mais qui croirait, *Monsieur*, qu'il falut s'abstenir de l'élégance, crainte de s'éloigner de *Démofthène* & de lui prêter ses idées? Serait il possible que le Maître de l'Eloquence, le Vainqueur de *Philippe* que *Démofthène*, dans les beaux jours de la Grèce & au milieu de la ville la plus polie de l'Univers, manquat d'élégance en certains endroits? Comment eût il été en défaut à cet égard dans une ville où les Femmes même du Peuple avoient le goût difficile & l'oreille délicate\*? Il me parait que Mr. le *Cointe* a confondu l'élégance avec l'esprit, qu'il est dangereux en éfet de substituer au beau naturel des Anciens; mais enfin on ne sauroit

---

tion de l'Orateur de *Cicéron*, précédée d'une longue & savante Préface. Il a remporté une fois le prix d'éloquence de l'Académie Française.

\* On fait le trait de cet Etranger, qui fut reconnu pour tel, par une vendeuse de Légumes d'*Asbène*, à cause de quelque différence dans l'accent.

trop applaudir à son respect pour *Démofthène*, qui l'empêche de lui prêter des pensées plus brillantes & plus conforme au goût du siècle, persuadé, „ Qu'on trouve un secret plaisir à „ reconaitre dans les productions d'un grand „ maitre les traits de son Pinceau. Les Ita- „ tues antiques sont elles moins estimables, „ parce qu'elles ne sont pas habillées à la „ moderne. Quelques Lecteurs m'acuse- „ ront d'avoir été trop scrupuleux ; d'au- „ tres me trouveront peut être encore trop „ hardi. Je *recueillirai* \* les diférens sufra- „ ges , & je tacherai d'en profiter , soit pour „ corriger ce que j'ai comencé , soit pour me „ diriger à l'avenir.

Come Mr. le *Cointe* souhaite que sa Traduction soit mise entre les mains des jeunes gens , il a crû devoir placer le Texte Grec à côté , selon l'Edition de Cambridge , donnée par Mr. *Taylor*. Ceux qui ne sont pas versés dans l'Histoire de la *Grèce* , verront avec plaisir l'explication que Mr. le *Cointe* donne à la fin de sa Préface de ce qu'étoit le *Sénat d'Arthènes* , & les remarques historiques , qu'il a mises à la suite de sa Traduction , & qui contiennent un détail abrégé des faits principaux

---

\* C'est sans doute une faute d'impression. On dit *recueillerai* & non *recueillirai*.



auxquels *Démofthène* fait allusion. Je n'entre-  
rai dans aucun détail, ni sur les éclaircisse-  
mens, ni sur les Notes historiques. Je me  
bornerai à vous faire conaitre succintement le  
sujet de cette Harangue.

Il y avait à *Athènes* quelques Charges, qui  
constituaient en de grandes dépenses ceux qui  
les exerçaient. Elles avaient affés de raport  
avec l'Edilité chés les Romains. C'était  
par là que les jeunes gens destinés aux Em-  
plois començaient à se faire conaitre; mais  
le Peuple acordait souvent l'exemption de ces  
Charges aux perones qu'il voulait récom-  
penser, & à leurs Descendans à perpétuité.  
La multitude de ceux qui avaient obtenu ce  
privilège fit craindre qu'on ne manquat de  
gens qu'on pût élire. Un Magistrat nommé  
*Leptine*, voulant rémédier à cet abus, pro-  
posa une Loi qui portait : *Que ces Emplois se-  
raient toujours exercés par les plus riches : Que  
personne ne jouirait des Immunités que les Descen-  
dans d'Harmodius & d'Ariflogiton, & les neuf  
Archontes. Qu'à l'avenir le Peuple n'aurait  
pas le pouvoir de les acorder à ceux qui les de-  
manderaient, & que ces derniers, convain-  
cus de les avoir sollicités, seraient notés d'infamie, eux, leur Famille & leur Race; & qu'on  
confisquerait leurs Biens.* La Loi de *Leptine*  
fut aprouvée; mais *Démofthène*, qui préten-  
dait qu'on n'avait pas observé les formalités,

plaida un an après contre ce Magistrat, & ataquâ la Loi qu'il avoit portée. *Dion* raporte que *Démofthène* gagna fa cause, & que la Loi fut abrogée.

Vous fouhaiteriés, *Monsieur*, que je vous fiffe conaitre par quelque extrait la manière dont Mr. le *Cointe* traduit l'Orateur *Athenien*; mais je vous invite à lire l'Ouvrage même, & je crois que vous en ferés très fatisfait. J'ai eû la curiosité de comparer quelques endroits de l'Original, avec la Version Françoisë; ils m'ont paru très bien rendus. La fidélité, la précision, & même *l'élégance* forment le caractère de cette Traduction. On ne peut qu'inviter le Traducteur à remplir la promesse qu'il fait au public de doner en nôtre langue quelque autres Harangues de *Démofthène*, si celle-ci obtient son aprobation. Mr. le *Cointe* peut à plus d'un titre se flater d'un heureux succès. Personne n'est plus capable de rendre toutes les beautés de l'Orateur *Grec*, qu'un Home apellé par état à l'éloquence, & né avec les dispositions nécessaires à cet art. On trouve dans cette Traduction quelques mots nouveaux; par exemple celui-ci, *irrécherchable*, qu'il eût falu désigner en lettres italiques.

J'ai l'honneur d'être &c.

NEUCHATEL.



AUX EDITEURS.

MESSIEURS.

**J**E vous envoie un Dialogue sur l'*Amour propre*, où il n'y a aucune érudition. Peut être pourra-t-il, malgré cela, faire plaisir à quelques uns de vos Lecteurs. J'espère qu'il sera suivi de quelque chose de mieux.

J'ai l'honneur d'être &c.

L'AMI DES LETTRES.



DIALOGUE

*Entre* ARISTE & TIMANTE, *sur l'Amour propre.*

ARISTE.

**Q**UOI! *Timante* est rêveur! Quel phénomène! Pourois-je en savoir la cause?

TIMANTE. En éfet, mon cher *Ariste*, vous devés en être surpris; mon extrême gaieté & ma vivacité naturelle ne paroissent guères compatibles avec des Idées un peu sérieuses. Je sors de chez *Emilie*, où j'ai passé près de deux heures.

ARISTE. Ah ! ma surprise cesse ; fortant de chez *Emilie* , rien de plus naturel que de s'occuper de cette aimable Personne.

TIMANTE. Je rends justice à la beauté d'*Emilie* ; j'admire son Esprit & je laisse vanter son érudition ; cependant je n'augmenterai jamais le nombre de ses Adorateurs. Mes réflexions n'ont pas pour objet l'Amour, mais l'*Amour propre*, dont je viens de voir des effets singuliers.

ARISTE. Vous avez un vaste champ à parcourir : C'est une matière à peu près inépuisable & qui m'a souvent occupé. J'aime cependant beaucoup mieux qu'*Emilie* exerce votre Esprit que votre Cœur. Apprenez moi , je vous prie , les circonstances de votre Visite.

TIMANTE. J'entre chez *Emilie* ; j'y rencontre , *Damis* , le Marquis De \*\*\* & le Chevalier d'*Etourville*. *Damis* sort de son Portefeuille un Sonnet à la louange d'*Emilie*, dans lequel il lui prodigue les Noms de Divinité , les Epithètes d'*Adorable* , d'*Incomparable* &c. Le Marquis lit une Ode fort longue , où il fait le parallèle de *Minerve* & d'*Emilie*, entièrement à l'avantage de cette dernière. Le Chevalier se borne à des Stances , terminées par ces deux Vers :

*Je ne ferai point votre éloge ;  
Mais vous le lirez dans mon cœur.*

*Emilie*, d'un air triomphant remercie ses Panégiristes. La joie brille dans ses yeux ; & ces Vers l'enchantent. L'Abé T. arrive dans cet instant ; on veut le régaler de ces Chefs d'œuvres. Malheureusement pour lui, il n'est pas ravi en extase & cela suffit pour choquer l'Amour propre des trois Poètes. Les yeux de *Damis* étincèlent ; le Marquis mord le Pomeau de sa Cane ; le Chevalier paroît un peu plus modéré, mais son Visage ne laisse pas d'anoncer du désordre. *Emilie* rompt la première le silence : *Je sens*, dit elle, d'un air piqué, *pourquoi vous ne donés pas aux Ouvrages de ces Messieurs, tous les éloges qu'ils meritent ; ils n'ont pas su choisir un objet digne de leur Muse. Quand on veut faire voler Pégase au haut de l'Hélicon, il faut un sujet plus intéressant que je ne puis l'être.* Ces paroles servent de signal à nos Poètes ; tous trois à la fois crient au blasphème. L'Abé répond à *Emilie* par une politesse ; elle étoit trop mandiée pour avoir du sel. *Je vois bien*, dit *Damis*, *que Mr. l'Abé se conoit mieux en Sermons qu'en Poësies.* „ Il est vrai, „ ajoute le Marquis, que rien n'est plus dangereux que de s'exposer à la critique d'un „ Juge ignorant ; Je ne parle pas de mes „ Vers, mais ceux de ces Messieurs seront aplaudis de tout les Connoisseurs. „

L'orgueil de l'Eclésiastique étoit trop blessé, pour ne pas repliquer avec aigreur : *Je me garderai bien*, dit-il, *de critiquer ce que vous pouvez faire : Vos ouvrages n'en auront jamais besoin , pour être appréciés à leur juste valeur ; & j'en laisse le soin à quelque Marchand d'Epice.* La dispute s'échauffe ; on en vient aux plus grandes injures. Enfin l'Abé quite le champ de bataille & *Emilie* propose un tour de Jardin , pour se remettre un peu de cette violente crise.

Muet pendant toute la Scène , je me proposois de me retirer au moment que l'on descendroit , mais le Chevalier s'empare de moi , tandis que *Damis* & le Marquis parlent à *Emilie*. *Je n'ai pu savoir votre sentiment sur mes Stances* , me dit-il ; *l'Abé nous a troublé , lorsque j'allois vous le demander.* *Je suis cependant bien aise de ne l'avoir pas fait , parce qu'étant seul avec vous , vous me parlerés , j'espère, avec plus d'ouverture de cœur.* „ Je vous assure , Chevalier , que „ vos Stances m'ont paru l'emporter sur „ les deux autres Pièces qu'on nous a lües. *Il est vrai* , reprend le Chevalier , *que l'Ode du Marquis est excessivement longue & prosaïque , & que le Sonet de Damis n'est pas sans défauts.* *Si j'avois eü ces deux Pièces à faire , je les aurois traitées , tout différemment.* *J'aurois d'abord débuté par . . .*

Il ne peut en dire d'avantage , parce que le tour de l'Allée nous rejoint à la Compagnie. *Damis* , acoutumé à parler à l'Oreille , s'aproche de la mienne : *Savés vous* , *Timante* , que c'est aux *Stances du Chevalier* que nous devons attribuer la mauvaise humeur de l'Abé. Il l'a bien senti , car il n'a presque dit mot dans toute la dispute. Je suis sur qu'il auroit admiré mon Sonet , s'il n'eût pas été en si mauvaise Compagnie. Je me propose de l'imprimer , mais je me garderai bien d'y joindre ni les *Stances* ni l'Ode , car , entre nous , le *Marquis* a fait aussi une Pièce qui ne lui fera jamais honneur.

„ A propos , *Timante* , s'écrie le *Marquis* ,  
 „ vous ne m'avés rien dit de mon Ode.  
 „ Avés vous remarqué avec qu'elle délicat-  
 „ tesse je fais mettre *Emitie* au dessus de  
 „ *Minerve* ? Je gage que vous n'avés pas  
 „ fait attention à cette transition heureuse  
 „ de la 6. page. La Rime est riche par  
 „ tout , & les Vers sont très harmonieux. „  
 Il aloit s'étendre d'avantage , lorsqu'on a anoncé la Comtesse de L.\*\*. Je n'ai pas manqué l'ocasion de m'échaper & j'ai choisi cet endroit solitaire , pour rêver plus à mon aise.

ARISTE. Ce que vous venés dẽ me dire , mon cher *Timante* , arrive tous les jours. *Molière* nous le peint en racourci dans son

*Misanthrope.* C'est un Phœnix, qu'un Auteur qui ne se choque pas de la Critique, même la plus modérée. Leurs plus petits Ouvrages sont des Enfans chéris dont ils prétendent que tout le monde doit être idolatre come eux. Ils ressemblent parfaitement au Hibou de la Fable ; leurs Productions sont toujours incomparablement plus belles que toutes celles qu'on peut leur faire voir. Je suis sûr que *Quinaut* trouvoit ses Poésies fort au dessus de celles de son Antagoniste. \* Tel est le prestige de l'*Amour propre* ; il séduit tous les Hommes : aucun n'en est exempt : Pourquoi voudriés vous qu'il ne se fit pas sentir vivement chez les Auteurs ?

TIMANTE. Si, come vous le dites, tous les Hommes sont les jouëts de l'*Amour propre*, il me paroît du moins, que ceux qui ont fait des Etudes sérieuses, qui sont plus acoutumés à réfléchir, devroient tacher de s'en dépouiller, ou du moins mieux se garantir de ses pièges.

ARISTE. S'en dépouiller ! C'est une chose impossible & qui seroit tout à fait contraire à nôtre bonheur.

TIMANTE. Mais vous conviendrés que l'*Amour propre* nous fait faire bien des fau-

\* Despréaux.



tes ; ne seroit-il pas heureux de les éviter ?

ARISTE. Je vous avouerais plus, c'est qu'il n'est aucune Action, qui n'ait son Principe dans l'*Amour propre* : C'est une seule cause qui produit une infinité d'effets, & qui en produit un grand nombre de pernicieux.

TIMANTE. Quoi ! La générosité, par exemple est une suite de l'*Amour propre* ?

ARISTE. Oui, *Timante*. L'*Amour propre* porte également *Orgon* à l'Avarice, & *Clitandre* à la Prodigalité : C'est lui qui fait une Prude d'*Artemise* & une Coquette de *Celimène* : C'est lui qui rend *Damis* Ambitieux, & *Philon* Misantrope : C'est lui enfin, qui est la source de notre Amitié réciproque.

TIMANTE. Vous soupçonneriez mes sentimens pour vous d'avoir l'*Amour propre* pour guide ! Rendés moi plus de justice & donés leur un motif plus noble.

ARISTE. Je n'outré rien, *Timante* & je puis justifier tout ce que je viens de dire. Ne conviendrés vous pas avec moi, que l'Avare, le Prodigue, la Coquette, la Prude, l'Ambitieux, le Misantrope ont quelque motif pour se conduire come ils le font ; car il n'y a rien dans l'Univers, qui n'ait sa cause ? Quel peut donc être ce motif si ce n'est le plaisir qu'ils ressentent, l'un à

amasser des Trésors , l'autre à les répandre, la Coquette à avoir plusieurs Amans &c. Or ce que nous faisons pour nous procurer du plaisir , ne le faisons nous pas par Amour propre ?

TIMANTE. Mais l'Amitié désintéressée, par exemple, ne peut avoir l'Amour propre pour principe. La Charité, qui ne tend qu'à soulager nôtre prochain est occasionnée par l'Amour du prochain & non par l'Amour propre.

ARISTE. Ne vous y trompés pas, mon cher *Timante*, l'*Amour propre* est un *Prothée*, qui prend toutes sortes de formes; mais sois assuré, que nous ne faisons rien que pour l'Amour de nous même. Nous apellons comunément Amitié désintéressée celle qui ne peut procurer aucune augmentation dans nôtre fortune; mais cette même Amitié a toujours son motif: La Personne qui en est l'objet peut ou nous amuser par sa conversation, ou nous instruire par ses discours, ou nous aider par ses conseils, ou nous soulager dans nos peines par ses consolations; toutes ces branches ont toujours l'Amour propre pour Tige. La Charité même, cette Vertu si recommandable & si recommandée, n'est produite que par la satisfaction que ressent un Cœur bienfaisant à soulager les mal-



déffus. Je crois que j'aurai bien des objections à vous faire.

ARISTE. Cette Matière est trop importante, pour l'entamer aujourd'hui : Votre attention pourroit se fatiguer ; il vaut mieux renvoyer cet examen à une prochaine Entrevue.



## ODE PROSAIQUE,

*Composée par Pétrarque, lorsque, renonçant à tous les honneurs du monde, il eut quitté la Cour du Duc de Milan, pour se retirer à Arqua, où il fut suivi par son Ami Asferiguo, qui ne l'abandona point dans cette Solitude.*

**F**Ausse Sagesse, vains fantomes de Vertu,  
Illusion dangereuse, vous m'avez séduit !  
Brillés aux yeux du Vulgaire stupide ; le  
Masque trompeur, que vous portés, est  
fait pour l'éblouir.

Trop longtems je me suis égaré ; j'ai  
cherché des consolations, de la tranquili-  
té, où il n'y avoit que misères, qu'inquié-  
tudes, que fragilité, que dépendance.

Le Bonheur n'habite ni le Palais, ni la  
Cour des Princes : Il fuit l'insatiable Gloire,  
le poids toujours acablant des Grandeurs,

la Fortune légère, capricieuse, insensible, & l'orgueilleux Philosophe, qui prétend que la douleur n'est pas un mal.

Tous les préjugés de la Vanité ne peuvent rendre le cœur satisfait. L'amitié des Princes, a-telle un seul instant distrait ma douleur ? Le Laurier (\*), dont la Capitale de l'Univers m'a honoré, a-t-il calmé les regrets de la perte de *Laure* ? Le Bouclier présomptueux du Stoïsme, dont je m'étois paré, au lieu de doner des consolations à mon Ame, augmentoit encore & aigrissoit mon desespoir. Une sombre mélancolie répandoit sur tout ce qui m'entouroit, les images de l'horreur : Tous les lieux, que ma triste inquiétude me faisoit parcourir, me devinrent insupportables.

*Vaucluse*, Lieux délicieux, témoins de tous mes plaisirs, vous ne me parutes plus qu'un Désert affreux, lorsque l'impitoyable mort t'enleva à mon amour, ô ma chère *Laure* ! Je ne fais coment je pû survivre à mon malheur : Tous les endroits, où je

---

\* *Note des Editeurs.* En un même jour le célèbre *Pétrarque* reçut du Sénat de *Rome* & du Chancelier de l'Université de *Paris* des Lettres par lesquelles on l'invitoit, dans l'une & l'autre de ces Villes, à aller recevoir la Courone de Poëte. Il préfera *Rome* à *Paris* & il reçût la Courone Poëtique le 8me. Avril 1341.

t'avois vuë, m'étoient précieux ; ils me retraçoient mon bonheur, & me faisoient cependant encore mieux sentir tout ce que j'avois perdu. J'aimai à m'égarer dans ce Bois d'Orangers & de Citroniers, en rêvant à ce jour, où je te rencontrai pour la première fois ; à ce jour, où nous goutames la douceur d'une tendre simparchie, sentiment qui jusques alors nous avoit été inconnu. Nos jours coulérent depuis dans les délices ; l'aimable Volupté du cœur étoit la seule que nôtre tendre amour conut ; la soupçonneuse & inquiète jalousie n'infesta jamais de son venin nos plaisirs. Nous oublîames que ce séjour n'est qu'un passage ; que tout y finit. Le bonheur instruit mal.

Surpris, étoné de te perdre, je m'abîmai dans mon désespoir ; tout devint odieux pour moi ; je me livrai aux fureurs de la rage : J'errai dans la Vallée de la sombre mélancolie & du murmure ; ma Raison n'étoit qu'une peine pour moi ; le tems fuioit & ne faisoit point disparoitre ma douleur ; la nuit finissoit, le jour succédoit, les campagnes féchoient l'Hiver, & reverdissoient au Printems, & pour moi, rien ne consolait mon Amç. Tout te rapelloit sans cesse, *Lawe*, & tu n'étois plus.

En abandonnant ces lieux, j'espérai trouver du soulagement : Vain espoir ! Mor

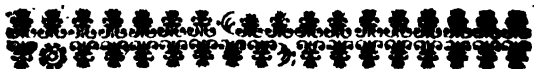
cœur déchiré portoit ton image partout. Je ne pû rester nulle part; mon inquiétude m' ramena bientôt à *Vaucluse*. J'y visitai ton tombeau; je ne pû soutenir cet affreux spectacle; je quitai pour jamais ces lieux truchers & trop cruels pour mon amour. Je continuai mes courses vagabondes; mon ame partout vuide, afamée, étoit abandonnée dans l'Océan de la douleur.

Enfin le Ciel daigna, d'un regard favorable, dissiper les ténèbres qui m'enviro- noient: Je quitai *Padoie*, & en traversant ces Montagnes, dont la Cime monte jus- ques aux Cieux, & dont les pieds bordent une campagne champêtre, je résolus de me fixer dans ce séjour solitaire. Je m'enfon- çai dans des forêts, où le soleil depuis long- tems n'avoit pas pénétré, où la sombre nuit régnoit toujours: Je m'abandonnai à toute ma douleur, lorsque tout à coup une Lu- mière céleste éclaira mon Ame: Mes larmes coulèrent; une douce mélancolie calma mon Ame agitée. Amitié, ô divine Amitié, dès cet instant j'écoutai vos sages conseils: *Asseriguo*, Ami généreux, le Ciel t'envoia pour guérir mon cœur, pour répandre un bau- me sur ma blessure. Ta Philosophie, ô mon cher *Asseriguo*, douce, agréable Phi- losophie du cœur, m'aracha à mes erreurs & me fit conoitre que la vie n'est qu'une

vapeur légère, qui se dissipe au moment que le Soleil paroît ; & alors toutes les peines & tous les plaisirs de ce monde terrestre s'évanouissent : Semblable au foible Roseau, qui plie au soufle d'un vent impétueux, sans être arraché, nôtre Ame doit sentir les douleurs sans en être acablée, & il faut se résigner aux profondeurs incompréhensibles de ces mystères.

Instruit par toi, digne Ami, je renonce à toute la vanité de mon esprit ; je respecte les Décrets éternels ; je vois déjà le Livre des Destinés ouverts ; j'y lis l'utilité de nôtre séparation. O ma chère *Laure*, ton Ame étoit trop excélente pour que des Biens périssables fussent son partage : Elle étoit faite pour goûter la vraie félicité, pour jouir de la Lumière céleste. J'ai été affligé pour être rendu digne d'être élevé à ce bonheur infini, pour être réuni avec toi. Une vive espérance répand une douce joie dans mon Ame : Les regrets, le murmure, le désespoir furent : Je suis consolé.





## AUX JOURNALISTES.

*REPONSE à la Lettre sur les Pièces du  
Journal d'Avril 1757.*

MESSIEURS,

**J**E viens de lire une Lettre dans votre *Journal* de Mai, page 582., qui m'a fort étonné. L'Auteur y critique quelques Pièces de votre *Journal*, qui ne peut être bon, s'il est vrai que les Pièces, qui y sont inserées, soient mauvaises. Vous avez trop de lumières & de discernement, pour y placer des morceaux indignes de l'impression & du Public; & je crois, que sans manquer à la justice, on peut appeler du jugement du Censeur, devant des personnes éclairées & impartiales.

Je remarque d'abord, qu'il faut avoir foi même un goût exquis, beaucoup de droiture, & des connoissances supérieures, pour faire le procès à des Ecrivains, qui ne dépendent pas de notre Tribunal, & pour décider du mérite & du prix des Ouvrages; mais plus une Personne est éclairée & judicieuse, & moins est elle hardie à décider, crainte de se tromper, de man-

quer aux bienséances, & de tomber soi-même, en voulant relever les autres. Je serai donc fort réservé à porter mon jugement sur la Lettre du Censeur, quoiqu'il y eut bien des choses à reprendre. Il ne devoit être ni surpris, ni fâché, qu'on l'examinât à la rigueur, puisqu'il s'est arrogé le droit de critiquer avec sévérité les Ecrits, qui n'ont pas eû le bonheur de lui plaire. Mais lorsqu'on a, come le Censeur en convient, *un penchant déterminé à la critique, & qu'on ressent, come il l'avoue encore, une secrette joie des imperfections d'autrui, ce qui fait, qu'on lit avec un plaisir malin, ce qui devoit faire de la peine,* on ne donne pas une bone idée de son Cœur & de son Esprit, & avec ces dispositions, il n'est pas difficile de trouver dans les Ouvrages des autres, les défauts qui y sont, ou ceux mêmes qui n'y sont pas.

Je ne suis donc pas surpris, que vôtre Censeur ait exercé sa Critique sur la *Lettre & les Réflexions sur l'Incrédulité.* Je n'en conois point l'Auteur; mais j'en porte un Jugement bien différent du sien. Il me paroît posséder la matière, & la rendre avec noblesse & netteté. Il a du feu dans les pensées & dans les expressions, mais les ornemens ne sont aucun toût à la justesse, ni à la solidité du raisonnement; ils sortent du fond même du sujet, & servent à fixer

l'attention sur les objets les plus importants de la Religion. Il est difficile de réfuter les Sophismes de l'Incrédule, & de demeurer froid & tranquille : Ce seroit trahir sa cause que de se refuser aux mouvemens d'une juste indignation. Des Armes brillantes n'en sont que plus propres à percer l'impie, & à lui faire des blessures salutaires. Ici le Critique est la dupe de la clarté du morceau qu'il censure ; il apelle superficiel, ce que l'Auteur lui épargne la peine d'aprofondir.

Si l'Auteur des Réflexions se sert de quelques preuves, qui ont déjà été exposées en d'autres Livres, c'est qu'il est presque impossible de ne pas se rencontrer avec ceux, qui ont traité la même matière : Les pensées les plus naturelles, qui sont ordinairement les meilleures, se présentent aux bons Esprits sans se copier les uns les autres. Si nôtre Censeur composoit sur l'existence de Dieu, sur l'immortalité de l'Ame, &c. il sentiroit combien il est mal aisé de trouver du neuf, & combien l'on doit se défier de ce qui en a l'aparence. L'Auteur des Réflexions n'a pas la fausse délicatesse, d'écarter des preuves, qui lui paroissent excellentes, parce qu'elles ont déjà été employées ; mais on voit bien, par le tour qu'il leur donne, & l'usage qu'il en fait faire, qu'elles lui apartiennent, & que s'il suit le Chemin battu, c'est qu'il est dange-

reux de s'en éloigner. Il est vrai, qu'il faut être attentif à rapporter ce que l'on prend d'autrui ; aussi nôtre Auteur cite-t-il avec soin ce qu'il emprunte d'ailleurs. Il me paroît, qu'il n'a pas besoin de se parer des richesses étrangères ; l'Eloquence lui prête des armes pour terrasser l'Impie. Les Prophanes se servent des Figures oratoires, pour embéllir le mensonge : Les Fidèles doivent s'en servir pour orner la Vérité. Mais son ouvrage est-il sans défaut & irrépréhensible ? Je ne le crois pas, & je suis persuadé, que l'Auteur ne le pense pas lui-même. On a une idée de la perfection, à laquelle on ne peut atteindre dans la pratique. Le Censeur l'accuse de manquer de méthode, cela peut être ; mais si l'on daigne se rappeler le Titre de cet Essai, on y lira son Apologie ; on verra qu'une *Lettre & des Reflexions* ne demandent pas une méthode scholastique, qui seroit ici déplacée. Il suffit d'un ordre naturel dans les pensées ; si elles sont justes, leur arrangement importe peu. Les Caractères de la *Brnyère* sont ils moins estimé, quoique l'Auteur n'indique aucune méthode ? Nôtre Auteur, malgré les écarts qu'on lui reproche, a exposé ce qu'on peut dire de meilleur & de plus fort contre l'Incédule ; & je doute qu'il puisse résister à ses preuves. Ici, come le Critique, j'ai re-

cueilli le témoignage des Conoisseurs, me déshant de mon jugement; j'ai trouvé qu'ils pensoient come moi sur ces Réflexions, qui nous paroissent fort au-dessus du médiocre; mais le médiocre paroît excellent à de certains Lecteurs, & l'excellent médiocre, c'est qu'il est afforti à leur Génie.

Le ton décisif & impérieux du Censeur ne m'en impose point, & ne m'a pas fait changer de sentiment. Je ne serai point surpris aussi, qu'il persiste dans le sien: Les goûts sont si diférens, qu'il est presqu'impossible que diverses Persones voient les mêmes objets d'une manière semblable. Il en est des yeux de l'esprit, come de ceux du Corps: On ne sauroit forcer un aveugle à voir les couleurs, & il faut le plaindre. On peut critiquer les meilleurs Ouvrages, come on peut aprouver les plus mauvais. Un Orateur d'*Athènes*, après avoir prononcé son Discours, entendant les aplaudissemens de quelques Persones peu intelligentes, s'écria: *Ai-je dis quelques sotises?*

Je me garderai donc bien de louer ou de blamer les autres Pièces de ce *Journal*, que vôtre Censeur fait passer tour a tour en revue. Lorsque je lis un ouvrage, j'en cherche les beautés, & non les défauts; mais je suis étoné que le Critique ne parle point de l'*Abeille Littéraire*, qui me paroît une

des meilleures Pièces du *Journal Helvétique* ; mais mon sentiment intéresse peu le Public, & je ne suis pas assez habile pour l'éclaircir ; je laisse ce soin au Censeur.

Vous ferez, *Messieurs*, de cette Lettre l'usage que vous trouverez à propos. Si vous avez la bonté de la faire imprimer, vous montrerez vôtre impartialité. Si vous la mettez au rebut, & qu'elle soit bone, je n'en aurois pas moins raison, & le Critique pas moins tort.

Je suis &c.

D. B.

P. S. Je voudrois bien savoir ce que nôtre Critique pense du jugement sur l'Abé *Trublet*, qui est dans le *Journal* de Mai dernier ; à mon sens, l'Auteur me paroît un grand Peintre, & j'en suis charmé. Il relève modestement ce qui est défectueux, & loue ce qui est bon.



OBSERVATIONS  
DE MEDECINE.

**L**A Santé & la Vie étant tout ce que nous avons de plus précieux , nous croions obliger nos Lecteurs en leur présentant de tems en tems quelques Observations de Médecine. Les suivantes nous ont surtout paru intéressantes & dignes , tout au moins , de l'attention des Gens de l'Art.

C'est une opinion comane , que dans l'*Asthme* on ne peut respirer commodément que lorsque le Corps est droit , & la Tête élevée. Cependant l'expérience fait voir quelquefois le contraire, ainsi que le prouve l'Observation suivante :

Un habile Home , âgé de 77. ans , qui s'est fait un beau nom dans sa Profession , & qui peut parler pertinemment de son cas , rapporte , qu'il y a près de 40. ans qu'il étoit sujet à uné facheuse Toux , qui de mois en mois , & même plus souvent encore , redoubloit , lorsque les Organes de la Respiration étoient irrités par quelque cause que ce fut , & lui faisoit expectorer une grande quantité de Glaires , à la suite desquelles venoit une matière un peu tendre , semblable à uné Perle & d'une forte odeur , qui se

détachoit probablement de quelques Tubercules formés dans le Poumon ; mais que depuis quelques années il n'a rien éprouvé de pareil jusqu'au mois de Mars dernier, qu'il jetta encore une de ces petites Perles, non puante. Avec cela, il a toujours eu de tems à autre des ataqes de Goute, & une disposition aux Catarrhes, par l'effet d'un sang trop épais, qui lui caufoit par fois des Vertiges momentanés, desquels il s'est délivré, il y a longtems, par l'usage des Remèdes fondans & des volatils balsamiques. Il eut spécialement, il y a déjà plusieurs années, un Catarrhe suffocatif des plus menaçans, qui le retint au lit deux ou trois mois, pour lequel il employa d'abord quelques Remèdes généraux, & puis d'autres plus apropiés, à l'aide desquels il recouvra assés de santé pour sortir de la maison & voyager ; toutefois en se ressentant toujours de ses Opreffions, pendant plusieurs années. Depuis lors, il a eu de bons intervalles, mais a toujours été exposé à des fortes Opreffions, quand, dans la crainte de suffoquer, il vouloit s'obstiner à rester debout ; lesquelles diminuoient conséquemment, quand il se remettoit au lit : Cette situation favorisoit aussi l'Expectoration. Il s'est dès lors rendu à la nécessité, quand l'Opreffion le menace & est à la porte,



de poser & tenir son Corps tout étendu & situé horizontalement, la Tête extrêmement basse, & reprend vigueur dans cette attitude, hors de laquelle il ne peut même dormir. Il remarque encore en lui, ou dans les Fonctions, plus de liberté après avoir mangé, qu'il n'en éprouve auparavant; & il auroit même souvent crû être parvenu à une parfaite guérison, sans le fréquent retour de ces longs & mauvais Rhûmes, auxquels il est sujet, & à la fin desquels il expectore jusqu'à une aparente maturité. Peut être que cet *Asthme* provient en partie de l'Humour de la Goute, qui agissant sur les Muscles de la respiration, produit aussi une espèce d'étranglement dans les rameaux de la Trachée-artère, qui s'étend jusques dans les Bronches & Vésicules du Poumon. Quoiqu'il en soit, nôtre Malade ne s'est jamais fait saigner, à cause d'un assez grand accablement & du peu d'élévation de son Pouls; mais il a pris de trois en trois mois des Pilules magistrales de *Morton*, après avoir fait une cure des *Anti-asthmatiques* du même Auteur, auxquels il ajoutoit quelques autres ingrédients, suivant ses propres idées. Il a aussi usé plusieurs fois des Eaux Thermales de *Bourbonne les Bains*, & de *Plombières*. Actuellement il est dans l'usage d'un Electuaire, composé de *Conserve d'Herbe*

aux Cuilliers & d'Aunee; des Rob ou Extraits de Genièvre & de Sureau; de Panacee solutive alcalme, de Succin, de Cloportes, & de Fleurs de Benjoin; dont il se trouve fort bien, ayant même repris depuis lors des chairs & bone couleur.

\*\*\*

\*\*\*

\*\*\*

Une Femme agée d'environ 24. ans, sentant apres ses premières couches de vives douleurs à l'Aine, demanda des avis à un prétendu Médecin de la Campagne, qui lui dona une forte prise de Térébenthine, dont elle fut violemment purgée. La douleur de l'Aine augmenta, & la partie affectée enfla. On y appliqua des émolliens & résolutifs; l'Abscess se détermina & perça. Il en sortit du Pus, & une très grande quantité de Vers, gros come des épingles. Après qu'on eut détergé & mondifié l'Ulcère jusqu'au point d'espérer une parfaite guérison, on fut fort surpris d'en voir sortir de grossiers excréments, mêlés d'urine & de sang. On ordona alors à la Malade des Lavemens, pendant plusieurs jours. Enfin le Sphincters de l'Anus & celui de la Vessie se resserrèrent si bien, qu'on ne put plus appliquer de Lavemens; & la Patientte, qui du reste avoit repris faveur quant à l'Apé-

tit, n'évacuoit rien que par l'ouverture de l'Abscès. Les matières fécales & l'urine passioient journellement par là, & les purgations lunaires en sortoient aussi dans leur tems. Ainsi s'écoulèrent plusieurs mois, au bout desquels la Malade fut même déclarée incurable, par un Corps respectable de Médecins & Chirurgiens. Cependant ensuite des soins qu'on lui fit doner par un Chirurgien, & après bien des injections, applications & autres opérations, on parvint à rapeller le mouvement des Sphincters susdits, & à procurer la sortie des Matières & Humeurs excrémenteuses, & du Sang menstruel, par les voies ordinaires; lesquelles étant bien libres & cicatrisées donèrent lieu à la Patiente de se reprendre. La force & la vigueur revinrent à merveille. Elle se coucha même heureusement, environ une année après, d'une Fille, qui dans la suite a eu plusieurs Enfans. Nôtre Malade a vécu plus de 30. ans depuis ces accidens, & est morte, il y a environ trois ans, d'une Maladie qui n'avoit aucun raport avec celle, dont on vient de lire l'Histoire. On peut apprendre de là quelles sont les Ressources de la Médecine & de la Chirurgie dans certains cas, & qu'il ne faut jamais abandoner les Malades; même ceux qui paroissent les plus désespérés.

Si le Public goute ces Observations, on pourra dans la suite lui en présenter de nouvelles; aussi curieuses & intéressantes. Par égard pour les Personnes vivantes, nous supprimerons celles qui pourroient les regarder; à moins que nous ne sachions d'ailleurs qu'elles en verront la publication sans peine.



## M E M O I R E S

D E S E T Y.

XXXII. L E T T R E.

SOUCTY SIDRY à SE'TY LOOLY.

*Oxford le 14. Janvier.*

Vous vous affigés trop, ma chère Sétý! Et pourquoi vous reprochés vous un malheur, dont vous n'êtes que la cause innocente? Vous avés fait tout ce que vous deviés faire, en refusant la main de *Betford*: C'est *Dumont*, & non pas vous, qui s'est rendu coupable d'ingratitude. Ce n'est point moi qui lui ai découvert le tems de vôtre départ, & j'ignore absolument qui vous a rendu un aussi mauvais office. Grand Dieu, que vôtre Lettre m'a fait frémir! Chaque syllabe faisoit passer jusqu'à mon Cœur l'angoisse & les allarmes qui troubloient le vô-

tre, lors de ce funeste Accident. : J'étois pénétrée tour à tour de fraieur & d'indignation. Quel emportement ! Quelle rage ! Comment la plus douce des passions peut elle enfanter de tels Monstres ? Comment se peut-il, qu'il y ait un amour qui produise tous les effets de la haine ? Mais voilà les cruelles conséquences de toute affection, que la Raison ne commande pas. *Mistris Blere* est inconsolable ; la mort de son Fils n'est point ce qui l'afflige le plus sensiblement : Son Crime, est une idée qu'elle ne peut soutenir ? Que dis je ? Elle le verroit avec fermeté mourir une seconde fois, pourvû seulement, que cette seconde mort pût effacer de sa Vie une tâche si odieuse. Je la vais voir ; je cherche à la consoler, je nela quite presque point. Que sa chère *Séty* pardone à *Dumont*, s'écrie-t-elle d'une voix alterée par les pleurs & par la Maladie, que les regrets de sa Mère lui méritent sa grâce ! Que *Séty* soit heureuse ! Que le Ciel en la comblant de ses bénédictions, la recompense de la fidélité, qu'elle a gardée à l'ingrat *Dumont* ! Avec quelle Joie ne quitteroit elle pas ce Monde, si elle pouvoit encore embrasser sa *Séty*, sa chère Elève !

Ah ! pauvre & vertueuse *Mistris Blere* ! Veuille le Ciel exaucer vos vœux ! Ecrivés lui, cela adoucira ses peines ; sa Fièvre augmente de jour en jour, cependant- la vi-

gueur de son tempéramment , jointe aux grands soins qu'on prend d'elle , me laisse quelque foible lüeur d'espérances.

Mais je veux vous exhorter à vôtre tour. Un peu de courage , chère Amie ? Bannissez au nom du Ciel ce trouble , ces inquiétudes , ces alarmes , qui vous tourmentent : Il y a de la foiblesse à se croire toujourns criminelle quand on ne l'est pas. Sans doute , la bonté de vôtre Cœur doit vous rendre extrêmement sensible à la mort d'un Ami & aux pleurs d'une Mère ! Versés donc des larmes , j'y consens ; mais en païant ce tribut à l'amitié , rendés vous aussi justice. Il est difficile , come vous le dites , de ne pas se réjouir en secret des malheurs , dont les suites peuvent être favorables pour nous. L'amour du bonheur se he nos larmes , malgré nous , & au fonds ces mouvemens ne sont point si criminels , que vous vous l'imaginés , pourvü qu'ils soient réglés. La Vertu ne nous ordone point de fermer les yeux aux biens que la Sage Direction de la Providence nous procure. Adorons plutôt sa Bonté , qui arrange toute chose de façon qu'elle tourne toujourns au bien : Et *Dumont* n'est-il pas entre les mains de ce bon Père , qui n'est occupé , pendant toute l'Eternité , que de la perfection & du bonheur de ses Créatures ? Hélas ! plaignons les Habitans de cette Terre ! C'est

eux seuls que leurs Erreurs rendent dignes de nôtre pitié. Croiés moi, *Sety*, la Vertu est ennemie de tout faux héroïsme; elle cherche la perfection de l'humanité & non pas les dépouilles. Souvenons nous, si nous voulons être en paix avec nous memes, de ne nous faire que des Principes, que nous puissions pratiquer. Evités également pour vôtre tranquillité, la légéreté de *Fani* & une sévérité hors de la Nature. Le vrai point de la Vertu n'est que dans ce juste milieu. Vous avés assés fait pour *Dumont*; les procédés de *Betford* exigent aussi une récompense: Et pourquoi le bannir de vôtre présence? Pourquoi vous priver du plus vertueux exemple, lors qu'il n'en étoit plus besoin? Ah! que ne suis-je auprès de vous! le besoin que vous auriés de ma présence me fait desirer la vôtre plus que jamais. Je me persuade que l'Amitié rapelleroit le calme dans vôtre ame, bien mieux que des Conseils, toujourns plus faciles à doner qu'à suivre. Sentés, chère *Séty*, que vous êtes dans la situation la plus heureuse! Maitresse de vôtre sort; aimée du plus vertueux des Homes; environée de Parens qui vous chérissent. *Betford*, soiés en sûre, sera bientôt rapellé par son Amour; mais prenés garde de pervertir un penchant, qui n'a rien en soi que de bien, par le trop de vivacité avec

laquelle vous vous y livrés. Aimés assez *Betford* pour être prête à sacrifier votre tendresse à son bien être. Le véritable Amour est exempt de ces défiances, de ces soupçons, de ces desseins intéressés, qui ne proviennent que d'un amour propre mal entendu. Profités des dissipations de *Londres*, elles vous distrairont. La Réflexion dans les premiers accès d'un violent chagrin est un poison, qui aigrit & nourrit encore la douleur; il faut laisser au tems le soin d'en émousser la pointe: Alors la Raison devenue plus libre, redevient un baume salutaire, qui achève d'en éfacer les traces: Quand on a le Cœur vivement affecté, on ne sauroit assez s'en défier: Presque toujours son Esclave, il fait prendre ses Couleurs, à toutes les Idées qu'elle nous présente.

Continués à m'écrire tout ce que vous pensés, tout ce que vous voïés, tout ce que vous faites; vous savés bien, que rien de ce qui vous regarde ne m'est indiférent. Je ris quand je pense, à quel point les fleurettes qu'on conte, vous impatientent, & vous ennuient, car c'est un caractère du véritable amour, à ce que je conçois, de croire, que l'objet aimé est le seul aimable & de trouver insipide tout ce qui ne vient pas de lui. Mais ne riés vous pas à votre tour, de me voir tant raisonner sur une matière, où je



suis si novice? Convenés du moins que je n'en parle pas mal? Je suis vraiment bien heureuse, que vous n'ayés point encore formé de soupçons. Voiés la belle chose, qu'une grande réputation d'indifférence!

Ah! quel dommage, que nôtre Raison ne se perfectione aussi aisément, que nos dispositions à la tendresse! La terre seroit peuplée de Séraphins & d'Arc-Anges. Les *Newton* ne seroient plus que des Singes. Chère *Séty*, vous riés de mes folies; mais dès que je vous écris, la gaieté guide ma Plume: Et que seroit-ce, si je vous disois que ce plaisir, le plus grand dont je jouisse actuellement, fera peut-être dans peu remplacé par un beaucoup plus grand encore. Oui, je serai à *Londres* dès que le sort de *Mistris Blère* sera décidé. L'envie de vous voir m'a fait penser à profiter de l'invitation de ma Parente la Comtesse de S. Quelles délices, quelle joie, de nous revoir après une si longue absence! Comment l'exprimer! Que de choses nous aurons à nous dire! Je crains déjà que le tems ne puisse y suffire: Non, il ne sera jamais assez long, quand je voudrai exprimer à ma *Séty* combien je l'aime & à quel point je suis sa fidèle SOUCTY SIDRY.

SETY LOOLY à Mis SOUCTY SIDRY.

Londres ce 27. Janvier.

**I**L faudroit, pour me rendre capable d'avoir cette tranquillité, que vous me conseillés, me doner, chère *Soucty*, plus souvent de vos nouvelles. L'instant que j'ai passé à lire vô re dernière Epitre est le seul, que le souvenir de mes Infortunes n'ait pas troublé. Qu'il est aisé de dire, que je dois sécher mes larmes & me distraire! Le puis-je faire, hélas! & ne faudroit-il pas que je fusse un monstre, pour vivre dans les plaisirs, tandis que ma généreuse Bienfaitresse se noie dans ses larmes, dans des larmes, que je lui fais verser. Sans moi, sans sa funeste bonté, *Dumont* vivroit & vivroit innocent. Je suis la cause de son malheur & peut-être de son malheur éternel. Dieu! que cette Idée est éffrayante! *Dumont* seroit heureux, si en mourant il se délieroit des peines de ce monde, pour une félicité éternelle. Mais ne doit-on pas plaindre, ne doit on pas trembler, pour le sort d'un Home, qui expire, en comettant un crime? Et dans l'exces de la fureur, le Ciel lui aura-t-il pardonné? Quelque soit sa Bonté, sa Justice est égale. Ah! *Soucty*, cette pensée met le

comble à mon désespoir. Si je pouvois espérer que le Ciel lui eût pardonné comme moi! .. Hélas! *Mistris Blère* n'a pas besoin de m'y exhorter. C'est moi seule que j'accuse: J'ai fortifié sa passion jusqu'à mon entrée chez *Milord* & alors subitement je lui ai ôté tout espoir: Je devois conoitre la violence de son temperamment, moi seule, oui moi seule, je suis coupable.

De grace, chère *Mis*, si vous avés pour vôtre infortunée *Séty* l'amitié, que vous lui témoignés, aiés soin de *Mistris Blère*. Que ne puis je voler dans ses bras, lui demander pardon; sécher ses larmes; lui tenir lieu de ce *Fils*, qu'elle a perdu par moi! Pourrois-je trop faire pour paier ses bienfaits? Que ne m'a-t elle laissée chez ma *Mère*? J'y aurois été privée de l'éducation; de l'amitié de ma chère *Soucty*, idée affreuse! mais je n'aurois pas attiré la malédiction du Ciel sur la *Maison* de la plus genereuse des Femmes. Oui, il la punit d'avoir recueilli le fruit d'un Crime! Je devois porter sur moi la faute de mes *Parents*; ou seroit-ce d'un tel prix qu'il récompense les bones actions? En ce cas, que deviendra *Betford*? Vous le voiés, chère *Mis*, au milieu de mes chagrins, j'en reviens toujours à lui. L'oubli total, dans lequel il paroît me laisser, me désespère. *Fant* & *Staford* gardent toujours un silence aussi

singulier : *Charlotte* m'en demande de tems à tems des nouvelles. De graces , dit-elle , qu'avés vous fait à ce pauvre Comte ? Sans doute vous lui avés ordoné d'aller délivrer quelque Princesse enchantée ou de pourfendre une 20. de géans , afin d'être plus digne de vous : Et si au lieu de cela il alloit pour fendre des Cœurs , & qu'il trouvat des Femmes moins mijaurées , que diroit nôtre fière *Séty* ? Ces pitoiables plaisanteries me désespèrent. En vain veux-je me flater , me rappeler son caractère incapable de légèreté , trop de preuves sont contre lui. J'aurois du lui défendre mon Cœur ; mais le pouvois-je ? La raison sembloit-elle même m'ordonner mon penchant & la réflexion ferroit mes chaînes.

Toujours ensevelie dans mes chagrins est-il étonnant que je n'aie point songé à deviner chez ma *Soucty* , ce qu'elle vouloit me cacher ? Acoutumée à ne laisser parler que mon Cœur , je ne vois dans le vôtre que ce que vous m'y montrés à découvert. Y auroit-il du Mistère pour moi ? Ce Lord R. dont on m'a tant fait les éloges , dont après on n'a plus fait mention. . . Aurois-je deviné ? Vous rougissez. Ah ! que je serois enchantée , si *Soucty* pouvoit être capable d'aimer ! Elle me pardoneroit ma Passion & entreroit mieux dans mes peines , car jamais on ne peut avoir

une Idée précise sans expérience. Achevés la confiance chère Mis, ou craignés que je ne me plaigne de vôtre peu de confiance.

Que je voudrois être capable de cette gaieté, qui brille dans vos Lettres, mais c'est en vain que j'essaie d'oublier mes douleurs; la distraction n'est un remède que pour les maux extérieurs. Lorsque l'Ame est sensiblement affectée, l'on porte au milieu d'elle son chagrin & si le tourbillon semble un instant nos le faire perdre de vüe, ce n'est que pour lui doner après de nouvelles forces.

J'ai fait depuis peu une nouvelle conoissance d'une intime amie de *Fany*, mariée depuis 2. Ans au Lord *D'arlington*. C'est de toutes les Femmes que j'aie conüe à *Londres* ce que j'ai vü de mieux: Sa figure est plus aimable que belle; c'est un air fin, gracieux, acompagné d'un sourire engageant: Son Esprit est amusant, mais l'on dit, que son Caractère relève ces qualités extérieures: L'amitié qu'elle a pour *Fani* m'a attiré mille politesses de sa part; elle me convient d'autant mieux, qu'une mélancolie secrète semble la ronger, quoique son Lord paroisse parfait. Son Epoux joint à une grande Fortune une Figure aimable, & du mérite. Il l'adore; elle s'éforce devant lui de paroître gaie, mais on voit que c'est par complaisance.

Non , les fleurettes du Lord *Bristrel* ne m'ennuient pas. Elles me rapellent *Betford*. Il jouë ce ton de sentiment , qui est si naturel à mon Amant. On diroit , qu'il veut l'imiter & que son but n'est que de me consoler de son Absence. Les momens qu'il passe avec moi distraient ma douleur : La Vanité s'y joint ; les éloges qu'il fait de moi me flatent : Si je suis belle , charmante , me dis-je , *Betfort* ne m'a point quitée : C'est ainsi que lors qu'on aime , l'on raporte tout à sa passion.

Que me dites vous , chère Mis ! vous viendrés à *Londres* ? Je pourrois vous revoir ! - Ah ! si ce bonhêur m'arrivoit , j'oublierois tous mes malheurs dans vôtre sein ! Vos Consolations rendroient le baume à mon Ame ; mais quelle que soit mon impatience , jusqu'à cet heureux instant , je ne puis m'empêcher de vous prier de le reculer , jusqu'à la guérison de *Mistris Blere*. Je joins une Lettre à la vôtre. Hélas ! elle n'a de ressources qu'en vous ! Je le répète , donés lui tous vos soins , si vous aimés vôtre afectionnée

SETY.

XXXIV. LETTRE

Mis SE'TY LOOLY à *Mistris BLERE*.

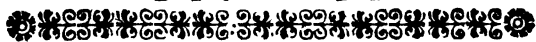
**S**Era-t-il permis à l'infortunée *Sety* de témoigner elle même à sa généreuse Bien-

faitrifle la part qu'elle prend à ses malheurs? Je ne faurois me reposer de ce soin sur l'aimable Mis *Sidry*; elle ne peindroit jamais que foiblement l'excès de ma douleur, mais coment recevrés vous cette Lettre, tracée de la main de cette *Sety*, que vous avés tirée de la misère, placée dans l'état le plus heureux; de cette *Sety*, a qui vous avés voulu doner le doux nom de vôtre Fille, & qui pour prix de vos bontés, perce le fein de vôtre infortunée Fils? Quelque innocente que je sois de ce Crime, j'en suis la cause & c'est assez, pour me désespérer. Que ne pouvés vous voir, chère *Mistris*, les larmes que je verse sur le sort de ce *Dumont*! Elles vous persuaderoient à quel point je lui pardone, & peut-être feriés vous tarrir vos pleurs. Que ne puis-je voler à *Oxford* effuier moi même vos larmes, ou y mêler les miennes! Que ne puis-je, par mes soins, par mon attention, réparer la perte que vous avés faite; mais que dis-je! Non! ma vûe ne feroit qu'augmenter vôtre douleur; vous verriés avec horreur une figure, dont les malheureux traits sont la cause du malheur, & ce qu'il y a de bien plus triste, du crime de vôtre Fils. Pardonés à cette malheureuse Fille les chagrins qu'elle vous cause; aimés la encore & pour le lui prouver, aiés loin de vos jours. Prêtés vous aux soins qu'on

prend pour les conferver. Ne vous formés pas une idée trop forte du crime de *Dumont*. Il me regardoit déjà come son Epouse; il croioit qu'on vouloit me doner à un autre: Son couroux, son projet, n'étoient-ils pas excufables? Si à l'iftant de le voir inutile, la fureur l'engagea à doner des ordres barbares, peut être ne fongeoit-il pas à les faire exécuter; mais regardant *Staford* come mon Amant, il vouloit l'engager par la crainte de ma mort, à ménager ma Vie: Ne doit-on pas excufer la violence d'un Epoux, qui croit qu'on veut lui ravir, ce qu'il a de plus cher? Le Ciel lui aura pardonné les éfets d'un Amour innocent: Espérons en fa Miséricorde; croions, chère Miftris, que fa Sagesse arrange tous les événemens pour nôtre bien; ne nous laiffons donc jamais abatre, mais ne fongons qu'à mériter fes faveurs. Que ces Confidérations vous tranquilifent, chère Mis! Rendés le calme à vôtre Ame, & à vôtre Corps la fanté, que le défefpoir feul vous a ravie. Après cette prière je n'en ai à vous faire que celle de conferver quelque Amitié pour vôtre affectionée & reconnoiffante Servante

S E T Y.





EXTRAIT DE RAMIR,

*Comédie héroïque, en quatre Actes, en Vers ;  
tirée de l'Italien, par Mr. Mailhol.*

**R**AMIR, Fruit d'un Mariage secret du Comte de *Cerdagne* avec *Léonore*, Sœur d'*Alphonse*, Roi de *Leon* & de *Castille*, est élevé dans une solitude, voisine de *Burgos*, sous la conduite d'*Erneste*. Ce jeune Héros se couvre de gloire, par des Actions de valeur fort au-dessus de son âge: A la tête de quelques Bergers il défait plusieurs Partis de *Maures*, qui ravageoient l'*Espagne*. *Erneste* donc fréquemment au Comte de *Cerdagne* des nouvelles de son Fils, par le moien d'un bon Villageois, qui est le fidèle Porteur de ces Lettres secrettes.

*Rivaros*, Ministre d'*Alphonse*, Enemi déclaré du Comte de *Cerdagne* & jaloux de sa faveur, fait arrêter le Messager d'*Erneste*. *Coroline*, Suivante de *Léonore* apprend cette facheuse nouvelle & en informe sa Maitresse, qui confère avec son Epoux, sur les moiens de se tirer de ce mauvais pas. Tandis qu'ils consultent ensemble, le Valet & Confident du Comte, vient leur anoncer, que le Roi de *Barcelone* a fait demander par un Ambassadeur la Main de la Princesse, & ne veut

acorder la Paix qu'à cette condition. Le Comte de *Cerdagne*, dans un Conseil assemblé pour délibérer sur ces propositions, allègue les raisons les plus fortes, pour engager *Alphonse* à les rejeter. *Rivaros* est d'un avis tout contraire, & fait naître dans l'Esprit du Roi des soupçons violens, contre le Comte de *Cerdagne*, qui est obligé de se retirer. Alors le Ministre fait amener l'Emissaire d'*Erneste*, & *Alphonse* trouve dans la Lettre, dont il est Porteur, des preuves à peu près sûres du crime du Comte & de l'Himen de sa Sœur. Cette Afaire est approfondie, & bientôt l'infortuné *Cerdagne* est surpris, sortant de nuit de l'Appartement de la Princesse : Il est arrêté & conduit dans les Prisons du Chateau de *Lune*. Il fait éclater son désespoir par des plaintes très vives, dont voici quelques Vers :

*La Loi, qui nous punit de l'Ardeur la plus pure,*

*Outrage les Mortels, l'Amour & la Nature...*

*Fortune, Gloire, Amour, vous n'avez donc trahi!*

*Plaisirs, Richesse, Honneurs tout est évanoui.*

*A ces Dieux des Humains, aux charmes de ma vie,*

*Vont succéder ici les maux & l'infamie!*

*Ainsi donc, en ce jour, dans ce vaste Univers,*

*Il ne me reste plus qu'une Tombe & des Fers.*

On aperçoit ensuite *Rivaros*, qui, suivi d'une Escorte nombreuse, envelope *Ramir*.

Ce

Ce jeune Guerrier se défend avec un Javelot, qui se brise dans ses mains. Rivaros lui ordonne de se rendre : Il répond, avec une noble fierté, qu'il ne perdra la liberté qu'avec la vie. Il y a beaucoup de feu dans ce Dialogue :

R I V A R O S.

*Quels discours ! quelle audace !*

R A M I R.

*Elle sied à Ramir,  
Et surtout avec toi.*

R I V A R O S.

*Je pourrais la punir.*

R A M I R.

*Je demande la mort.*

R I V A R O S.

*J'excuse ta jeunesse.*

R A M I R.

*Par ce détour honteux tu caches ta faiblesse.*

R I V A R O S.

*Cesse de m'insulter & respecte mon rang.*

R A M I R.

*On m'a toujours caché la source de mon sang :  
J'ignore jusqu'ici, qui de nous deux est Maître.  
Et, si j'en crois mon cœur, c'est Ramir qui doit l'être.*

R I V A R O S.

*Mortel présomptueux ; vil Habitant des Bois !*

## RAMIR.

*Ils ont été le Champ de mes premiers Exploits :  
 Contre les Africains cruels & redoutables ,  
 J'y défendis mon Roi, mon País, mes semblables.  
 Sans en être connu , sans en exiger rien ,  
 J'y détestai le mal , j'y fis toujours le bien ;  
 L'Honneur y fut ma Loi , la Gloire mon mobile ,  
 La Vertu mon soutien , la Valeur mon azile :  
 Voilà mes actions : Condamne les , choisis ,  
 Celle qui doit ici m'atirer tes mépris.*

Rivaros veut le faire charger de Chaines.  
 Ramir lui arrache son Epée.

*Barbare c'en est trop , qu'on te done une Epée.*

Alphonse survient avec ses Gardes. Il  
 commande à Ramir de rendre l'Epée.

## RAMIR à Rivaros.

*Je mets sans murmurer ce Fer en ta Puissance ;  
 Mon Roi parle ; je cède & retiens ma vengeance :  
 Mais sans l'ordre d'Alphonse aprens qu'ici ma  
 Main ,  
 Ne te l'auroit rendu que plongé dans ton sein.*

Le Roi fait retirer Rivaros , & done à  
 Ramir de très belles Leçons :

*Il faut moins asservir, que gagner tous les Cœurs,  
 De ton Ame farouche adoucir la rudesse ,  
 Penser, parler, agir sans fierté, sans bassesse.  
 Plain les Infortunés & tes Persécuteurs ,  
 Et de tes envieux fais tes admirateurs.*

*J'ai sû tes premier pas dans le Champ de la Gloire :  
Poursuis, elle est toujours le prix de la Victoire.  
Et pour faire en un mot ma joie & mon bonheur,  
Sers ton Prince, l'Etat, les Humains & l'Honneur.*

*Rivaros* revient pour instruire *Alphonse*, qu'*Almanzor*, Roi de Fez & *Zéline* sa Sœur, à la tête des *Maures* & des *Turcs* ravagent les environs de *Burgos*. Le Roi reçoit *Ramir* Chevalier, & l'envoie combattre ses Enemis. *Ramir*, ravi de cet honneur, fait de belles protestations de son ardeur & de son zèle pour le service de son Prince. Après quoi plusieurs Scènes comiques se succèdent les unes aux autres.

On voit ensuite dans la perspective *Zéline*, à la tête d'une Division, sur le haut d'une Montagne. *Ramir* paroît plus bas, mettant en fuite un parti de *Turcs*. *Zéline* descend de la Montagne & l'attaque. Les Deux Combatans semblent chercher à se fraper à regret; cependant *Ramir* désarme *Zéline*, qui redemande ses Armes, pour s'en percer le sein. *Ramir* les refuse & dit :

*Hélas ! en combattant mon auguste Enemie  
Je craignois de trancher une si belle vie ;  
Malgré moi je cédois au plaisir de vous voir  
Et ma Main en tremblant remplissoit mon devoir :  
Ecbupée en ce jour aux borreurs de la Guerre,  
Vivés pour embélir & pour charmer la Terre.*

Zéline demande si on veut l'outrager par un semblable langage ; Ramir s'en excuse :

*Si mes Discours ici sont trop peu mesurés ,  
Prenés vous en à vous qui me les inspirés.  
Elevé dans les Bois , guidé par la Nature ,  
Je suis également l'audace & l'imposture.*

La Princesse ne peut refuser son admiration aux sentimens d'un Enemi si généreux, dont les premiers regards lui avoient déjà causé de l'émotion. L'aproche des deux Armées les interromt & les contraint de se séparer.

Les Turcs & les Maures s'emparent de la Montagne. Ramir à la tête des Castillans , les àtaque dans tous leurs Postes. Almanzor, prêt à expirer sous ses coups , tombe percé d'un Javelot.

#### R A M I R.

*Le barbare Almanzor vient d'expié ses crimes.  
Poursuivons l'Africain, immolons nos Victimes.  
Périssent à jamais , replongés dans les Mers,  
Ces fléaux de l'Espagne & de tout l'Univers.  
Dieu puissant ! je te dois cette grande victoire :  
Daigne combler ici mon bonheur & ta gloire ;  
Livre à ma foible main tes Enemis cruels ;  
Venge Alphonse, Ramir, le Monde & tes Autels.*

Le Héros fort avec vivacité pour poursuivre les Fuiars, & ainsi finit le III<sup>me</sup> Acte.

Au IV<sup>me</sup> le Théâtre représente une Campagne , ou l'on voit , dans le lointain , l'un des côtés du Château de *Lune*, presque ruiné par le tems.

*Ramir* suivi de *Maures* enchainés & de *Castillans* chargés de dépouilles , paroît devant le Roi. *Alphonse* lui témoigne la reconnoissance la plus vive. *Zelme*, chargée de chaines , est amenée aux piés du Roi: Elle lui parle avec fermeté. Le jeune Héros s'intéresse pour elle, & *Alphonse* ôte les chaines de *Zelide* & lui dit d'aller orner sa Cour. Il veut ensuite récompenser *Ramir* en faisant élever un Trophée à son honneur : Celui-ci dit , que cette récompense est trop grande: Il ne demande pour toute grace que d'être instruit du nom des Auteurs de ses jours. Le Roi est embarrassé; *Ramir* insiste & *Alphonse* ne pouvant le satisfaire , sort avec précipitation.

Le jeune Héros s'emporte contre l'ingratitude du Roi. Il veut retourner dans les Forêts, lorsqu'on vient l'avertir, que le Comte de *Cerdagne* a toujours pris un intérêt particulier à son sort, & qu'il pourroit lui donner quelques lumières. *Ramir* veut parler à ce fameux Guerrier. Il apprend qu'il est retenu dans le Château de *Lune*, pour un Crime d'état. Sécondé de son Escorte, il s'ape le Mur qui répond aux Souterrains,

dà les grands Criminels sont enchainés. Le Mur s'entrouvre ; Ramir entre avec ses Soldats , & un moment après le Comte de Cerdagne paroît , aiant encore aux bras quelques Aneaux de sa Chainé , brisée par l'éroulement.

Le jeune Héros aborde le Comte avec émotion ; ils se parlent , s'atendriissent & se reconoissent. Ramir , transporté de joie , est indigné contre le Roi , dont il vient de détruire les Enemis. Ah ! mon Fils , lui dit le Comte :

*Un grand Home avec joie afronte le trépas ,  
Pour servir des Humains qu'il reconoit ingrats.*

Ramir veut aller avec son Père demander grace à Alphonse :

*Le Comte de CERDAGNE.*

*Fuions plutôt les yeux d'un Prince prévenu ,  
Qui sans doute , aujourd'hui , puniroit tu Vertu.*

RAMIR.

*Moi fuir, Seigneur ! Mon Bras répond de vôtre vie.*

*Le Comte de CERDAGNE.*

*Mais par un Crime alors tu l'aurois avilie :  
Pour calmer de son Roi la haine & la fureur ,  
La fuite est un triomphe & non un deshonneur.*

Alphonse , averti de l'action de Ramir , vient acompagné de Zéline & de Rivaros ,



pour faire punir les deux coupables. Le Comte demande la mort, pourvû que l'on conserve les jours de son Fils. Le Ministre cherche à aigrir la colère du Roi & à hater sa vengeance ; *Zéline* prend la défense de ces deux illustres Infortunés. Le Roi se laisse fléchir, reconoit le Comte pour son Fréte & *Ramir* pour son Neveu. Il presse à son tour *Zéline* de mettre le comble au bonheur de *Ramir*, en le recevant pour Epoux : Elle s'en défend dabord, mais elle y consent enfin, & termine la Pièce par ce Vers :

*Seigneur, je suis vaincue, & je dois obéir.*



## SOLUTIONS

*Du Problème proposé le mois dernier.*

**N**ous avons reçu plusieurs Solutions différentes du Problème Numerique proposé dans nôtre Journal du mois de Mai dernier. Pour les apprécier il suffit de faire la Règle de Société composée, qui sert de Preuve *A Posteriori*, selon les mises suposées dans chacune de ces Solutions. La Ire. suppose la mise de l'Associé pour un An de L. 11. fs. 10. ; mais la Règle lui donne L. 18. fs. 6. d. 3. & une Fraction pour la part du gain. Cette Somme jointé à la mise donne celle de L. 29. fs. 16. d. 3. & le

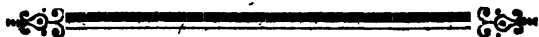
Problème porte qu'il ne reçoit que L. 25 pour l'une & pour l'autre.

Une 2de Solution suppose également L. 11. fs. 10. pour ce même Associé, ce qui produit pour sa part du gain L. 18. fs. 6. d. 4. & une fraction; cela ne répond pas aux conditions du Problème.

Une 3me n'est pas plus satisfaisante. Ce même Associé doit n'avoir mis en fond commun que L. 4. La Règle ne lui assigne que L. 4. fs. 13. d. 4. Ainsi il ne retirera en tout que L. 8. fs. 13. d. 4. au lieu de L. 25. L'Auteur inconnu de cette dernière Solution nous reproche d'avoir omis d'indiquer le Prix attaché à la Victoire, dans cette espèce de Combat. Nous sommes fâchés de lui apprendre, qu'il n'y en a point d'autre à espérer que l'honneur, & plus fâchés encore du peu de succès de son travail.

Mr. *Hartmann*, Géomètre de *Berne*, vient de nous envoyer une Solution qui soutient aussi peu la Pierre de touche que les précédentes. Nous espérons, qu'après qu'il aura mieux examiné le Problème en question, il ne le trouvera pas aussi indigne d'être proposé, qu'il le dit, & la meilleure démonstration que nous puissions lui donner que le Problème n'est pas des plus faciles, c'est la dernière & véritable Solution, dont nous allons rendre compte. Elle est datée de

Genève. L'Auteur, qui nous est inconnu, mais que son travail & son stile décèlent, nous apprend que les mises cherchées sont 10. 7. & 6., & que les gains demandés sont 15. 21. & 27. Il ajoute, que le Problème est essentiellement du 3me degré, & ne donne qu'une seule Solution rationnelle. Il observe enfin, qu'il étoit inutile de mettre dans l'Enoncé du Problème, que la Somme des gains est L. 63. Mais il nous permettra de lui dire, que lors qu'une quantité, qui fait partie d'un Problème, n'est pas du nombre des Inconnues que l'on cherche, il vaut mieux l'exprimer, que de donner à celui qui veut travailler la peine de la découvrir par une Soustraction.



VERS sur la RAISON.

**D**ieu grava dans nos Cœurs une règle inflexible,  
 De nos divers penchans Arbitre incorruptible:  
 Jamais d'un faux éclat le prestige imposteur,  
 Ne peut des grands forfaits lui cacher la noirceur;  
 Quels que soient les arrêts d'un Tribunal auguste,  
 C'est sa seule Equité, qui rend une Loi juste:  
 Il éclaire nos pas dans l'horreur de la Nuit,  
 Et son Flambeau détruit l'erreur qui nous séduit.  
 S'il paroît s'éclipser, c'est que d'obscurs nuages,  
 De nos débiles yeux nous dérobent l'usage.  
 Les Préjugés, les Mœurs, un Instinct dangereux,

Jettent sur ses raïons un Voile ténébreux.  
 Tel, malgré les Vapeurs, qui couvrent sa lumière,  
 Le Soleil fort brillant de sa vaste carrière,  
 Quand l'Homme est entraîné, par un penchant fatal,  
 Un Juge intérieur lui dit que c'est un mal.  
 Ce Juge est la *Raison*; heureux l'Homme fidèle,  
 Qui la prend constamment pour Guide & pour Modèle:  
 Trop heureux les Mortels, si respectant ses loix,  
 Soumis à ses Conseils, ils écoutoient sa voix.  
 La Raison rétablit cet heureux équilibre,  
 Qui d'un Esclave abject fait faire un Homme libre.  
 N'inspirant à nos Cœurs que de nobles desirs,  
 Elle brise les Fers que forgent les Plaisirs:  
 Elle polit les Mœurs; rend l'Homme juste & sage  
 Digne d'offrir à Dieu ses vœux, & son hommage.  
 Jadis tous les Humains erroient dans les Forêts;  
 La Force étoit leur Loi; leurs Dieux leurs Intérêts.  
 La Raison les pliant sous un joug légitime  
 Fit chérir la Vertu, fit détester le Crime.  
 Contre l'Usurpateur éleva des remparts;  
 Et son souffle, en tout lieu, fit éclore les Arts.  
 C'est elle qui du beau, nous offre le modèle;  
 Et tout prit sous ses yeux une face nouvelle.  
 Mais la Raison, dit on, peut elle concevoir  
 Quels sont du Créateur, les Décrets, le pouvoir;  
 De l'Etre tout parfait la Sagesse suprême,  
 Seule de l'Univers a formé le Système;  
 Son souffle la tiré d'un ténébreux cahos;  
 Doit-on pour le fonder alterer son repos?

Cet ordre merveilleux est un profond abîme ;  
 Qui surprend & confond l'Esprit le plus sublime.  
 Dieu seul de l'Univers est l'éternel soutien.  
 Respectons son pouvoir, & disons, *Tout est bien.*

---

E P I T R E à T H É M I R E ,

DANS l'heureux matin de ma vie,  
 Je peignis l'amoureux tourment  
 Des traits de la Philosophie :  
 Devais-je le peindre autrement ?

D'une douce & tendre faiblesse  
 Mon cœur refusait d'être épris,  
 J'osais du sein de ma paresse  
 Braver l'amour avec mépris.

Mais quoi ! je frémis... je me trouble...  
 Quels sont ces soupirs, ces langueurs ?...  
 Ciel !.. mon émotion redouble...  
 Mes yeux se remplissent de pleurs...

Amour ! amour ! cruel Empire !  
 Mon cœur devait-il s'enflamer ?  
 Dieux !.. mais que dis-je ? ô ma *Thémire* ,  
 Pouvais-je vivre sans t'aimer ?

Ah ! de ma liberté sauvage  
 J'ai désavoué le bonheur ;  
*Thémire*, de ton esclavage  
 Les Dieux envieraient la douceur.

Tu reçûs du Ciel pour Douaire,  
 Un Corps plein d'atraits pour charmer,

Un Esprit enjôué pour plaire,  
Un Cœur sensible pour aimer.

Que m'offre la Philosophie  
De plaisirs plus vifs & plus doux ?  
Celle à qui le penchant me lie  
Dans son Cœur les rassemble tous.

Cherchés vous cette paix tranquille  
Qu'a grands fraix on croit acheter ?  
Son Ame pure en est l'azile,  
Et *Tbémire* la fait goûter.

Tous les discours de ma Bergère  
Du vrai seul décèlent l'esprit ;  
La simplicité les fugère,  
Et la grace les embélit.

*Zénon* me dépeint la sageffe  
Sous les traits de l'austérité ;  
*Tbémire* est sage sans rudesse,  
Et vertueuse avec gaité.

Sages, reprenés vos Siftèmes ;  
Que sont ces Discours ennuieux,  
*Cherchés le bonheur en vous mêmes ?*  
*Tbémire !* Il n'est que dans tes yeux.

Un jour, ( il m'en souvient encore,  
Et mon cœur aime à s'y livrer )  
Dans les champs habités par *Flore*  
Tu te plaifais à t'égarer.

La main seule de la Nature  
Mit un apas dans chaque trait :

Jun 1757.

711

Des fleurs composaient ta parure,  
Et ton front les embélistait.

Quel éclat pour une Mortelle !  
Je te vis semblable aux Amours.  
O Dieux ! que tu me parus belle !  
Je jurai de t'aimer toujours.

Pardone au transport qui me guide  
Un aveu long-tems retenu :  
L'Amour fut un Amant timide  
Tant qu'il le fut de la Vertu.

---

## LOGOGRIPE.

**J**E suis un Monstre détestable,  
Cruel, Avide, insatiable.  
J'ai toujours soif, j'ai toujours faim ;  
Et de Métal je fais mon Pain.  
Veux tu savoir qu'elle est ma race ?  
De mon nom trois Lettres éface ;  
Celle du centre & celle qui deux fois,  
Est répétée & fait les trois ;  
Puis des quatre autres l'assemblage  
Te feras voir mon Parentage,  
Mes Fils, mes Frères, mes Germains ;  
Et les Conseillers des Humains.  
Mais si leur nom, ou leur peinture  
Te paroît chose trop obscure,  
Ote cinq & six seulement  
Et tu verras mon logement ;

L'Antre vivant ou je domine  
 Que sans fin de mes dents je mine,  
 Ou l'Esclave que dans mes fers,  
 Je conduis tout droit aux Enfers.

A. G\*\*\*\*.

AIGUILLE à coudre est le mot de l'Enigme.  
 du Mois passé.



T A B L E.

<b>L</b> ettre à Mr. de Voltaire à Lausanne.	611
——— consolatoire sur la mort d'un Fils.	628
——— à Mr. C. sur une Traduction d'une Harangue de Demosthènes.	650
Dialogue entre Ariste & Timante, sur l'Amour propre.	659
Ode Profaique.	668
Réponse à la Lettre sur les Pièces du Jour- nal d'Avril.	673
Observations de Médecine.	679
Mémoires de Séty.	684
Extrait de Ramir, Comédie Héroïque.	697
Solutions du Problème numérique proposé le Mois dernier.	705
Vers sur la Raison.	707
Epitre à Thémire.	709
Logogriphe.	711